

# SETHOS, HISTOIRE OU VIE

TIRÉE DES MONUMENS ANECDOTES

DE L'ANCIENNE ÉGYPTÉ.

TRAD. D'UN MANUSCRIT GREC.

PAR L'ABBÉ TERRASSON.

NOUVELLE ÉDITION, revue, corrigée et précédée d'une  
Notice historique et littéraire sur la vie et les  
ouvrages de l'Abbé TERRASSON.

~~~~~  
TOME PREMIER.  
~~~~~



A PARIS,

Chez D'HAUTEL, Libraire, rue de la Harpe, n°. 80,  
près le Collège de Justice.

~~~~~  
1813.

# NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE L'ABBÉ TERRASSON.

---

L'ABBÉ TERRASSON, né à Lyon, en 1670, étoit le fils aîné de Pierre Terrasson, conseiller au présidial de cette ville. La famille de Terrasson a produit plusieurs hommes distingués dans les sciences et dans les lettres. De la branche collatérale sont sortis Mathieu Terrasson, célèbre avocat, dont on a recueilli les œuvres, toutes relatives à l'exercice de sa profession, en un volume in-4°. Son fils Antoine Terrasson éditeur de ce recueil fut lui-même un avocat très-connu au barreau, et est l'auteur d'un excellent ouvrage qui a pour titre: *Histoire de la jurisprudence romaine*.

Du Conseiller au présidial de Lyon sont issus, outre Jean Terrasson, plus connu sous le nom de l'abbé Terrasson (1), un autre Jean

---

(1) On ignore le motif qui lui a fait garder l'habit ecclésiastique, d'où il a toujours conservé la dénomination d'abbé Terrasson; mais il paroît qu'il n'étoit pas engagé dans les ordres sacrés.

Terrasson sur la vie duquel on n'a aucune lumière ; André et Gaspard Terrasson, tous deux prêtres de la congrégation de l'Oratoire qui tous deux aussi se sont fait un nom dans la carrière de la prédication, et dont on a donné au public les sermons. L'abbé Terrasson, comme ses trois frères, avoit été destiné par son père, homme d'une grande piété, mais très-singulier dans ses vues d'établissement pour ses fils, à passer sa vie dans l'institution de l'Oratoire. Comme il n'y étoit entré qu'avec répugnance, il en sortit presque aussitôt, puis il y rentra de nouveau et en ressortit tout aussi promptement. Irrité de cette inconstance, son père le réduisit, par son testament, à un revenu très-médiocre.

L'abbé Bignon, habile à discerner le mérite, découvrit celui de l'abbé Terrasson qui avoit fait d'excellentes études, qui avoit acquis une profonde connoissance des langues savantes, et étoit initié dans les principes de la philosophie d'alors : il lui obtint, en 1707 une place d'associé à l'académie des sciences, et le fit nommer, en 1720, à la chaire de philosophie grecque et latine au Collège de France. A cette même époque le fameux système de Law procura à l'abbé Terrasson une grande opulence ; mais il la perdit presque aussi rapidement qu'il l'avoit acquise, et il la perdit sans regret ; car quoi-

qu'il eût conservé, dit d'Alembert, au milieu des richesses, cette simplicité de mœurs qu'elles font communément disparaître, il n'étoit pas sans défiance sur lui-même : *Je répondrais de moi, disoit-il, jusqu'à un million* : ceux qui le connoissoient, ajoute d'Alembert, auroient bien répondu de lui par delà.

*Les réflexions que publia l'abbé Terrasson en faveur du système de Law, prouvent que, malgré la chute de ce système qui avoit entraîné celle de sa rapide fortune, il croyoit sincèrement que ce système, s'il eût été bien dirigé, auroit pu être utile à la chose publique ; des hommes d'un grand poids, dans cette matière, ont pensé de même.*

La liaison de l'abbé Terrasson avec Fontenelle et Lamotte, l'avoit engagé dans la fameuse querelle sur les anciens et les modernes ; et le premier ouvrage qu'il avoit publié avoit été une *Dissertation sur l'Iliade*, ou plutôt contre l'Iliade ; elle parut en 1715. Dans cet ouvrage où, quant au fond, le bon goût étoit un peu égaré, perceoient ces principes d'indépendance philosophique qu'il avoit puisés dans son commerce avec Fontenelle ; mais il n'y avoit point contracté cet esprit de finesse métaphysique qui se laisse toujours apercevoir dans les meilleures productions même de ce philosophe. Le style de l'abbé Terrasson, dans tous ses

écrits, et même dans sa Dissertation sur l'Illiade, a toujours de la clarté, du naturel, et souvent même de la noblesse.

Vers l'année 1735, l'abbé Terrasson publia la traduction de Diodore de Sicile, historien recommandable, surtout en ce que comme les *Vies des hommes illustres*, par Plutarque, l'histoire de Diodore remplit des lacunes considérables dans l'histoire ancienne, quoique malheureusement les ravages du temps et des barbares aient fait disparaître une grande partie de cet ouvrage. On prétend, dit d'Alembert, qu'il n'entreprit cette traduction que pour prouver combien les amateurs des anciens sont aveugles. Quoi qu'il en soit de cette anecdote un peu hasardée, la traduction de Diodore eut un grand succès et le méritoit : il en parut une seconde édition dès l'année 1737. C'étoit, dans le genre historique, la première traduction qui, depuis celles d'Ablancourt plus infidèles encore qu'élégantes, réunissoit une élégance soutenue à la plus exacte fidélité : elle concourut, avec l'ouvrage dont nous allons rendre compte, à ouvrir à l'abbé Terrasson les portes de l'Académie française. Cet ouvrage est le roman de *Séthos*, qui avoit paru dès l'année 1731 : il l'avoit publié sous le titre d'*Histoire ou vie tirée des monumens anecdotes de l'ancienne Egypte, traduite d'un manuscrit grec.*

Montesquieu étoit le premier qui , en faisant paroître son *Temple de Gnide*, eût présenté au public son ouvrage comme la traduction d'un manuscrit grec. Cette agréable supercherie a eu depuis beaucoup de maladroits imitateurs. Celle que se permit l'abbé Terrasson avoit plus de vraisemblance même que la supposition faite par Montesquieu , parce que les profondes recherches sur l'ancienne Egypte , qu'il avoit versées dans Séthos , donnoient à cet ouvrage une physionomie antique , tandis que les tableaux ingénieux et brillants du Temple de Gnide dévoiloient une touche tout à fait moderne.

« Cet ouvrage , quoique bien écrit et estimable par beaucoup d'endroits , dit d'Al-  
 « lembert , ne fit cependant qu'une fortune  
 « médiocre. Le mélange de physique et d'é-  
 « rudition que l'auteur y avoit répandu , et  
 « par lequel il avoit prétendu instruire et  
 « plaire , ne fut point du goût d'une nation qui  
 « sacrifie tout à l'agrément , et que M. l'abbé  
 « Terrasson avoit moins étudié en homme  
 « du monde qu'en philosophe. Mais si le ro-  
 « man de Séthos est inférieur , de ce côté-là ,  
 « au Télémaque son modèle , il n'y a rien  
 « aussi dans le Télémaque qui approche d'un  
 « grand nombre de caractères , de traits de  
 « morale , de réflexions fines et de discours  
 « sublimes qu'on trouve dans Séthos : je n'en  
 « rapporterai , pour exemple , que le portrait

« de la reine d'Égypte en forme d'oraison  
 « funèbre, portrait que Tacite eût admiré, et  
 « dont Platon eût conseillé la lecture à tous  
 « les rois. »

Ce jugement de d'Alembert, et surtout l'esprit philosophique qui s'étoit répandu dans presque toutes les classes de la nation française, vers le milieu du dix-huitième siècle, avoient insensiblement ramené l'opinion publique sur le mérite de Séthos (1). Des

---

(1) Ce roman fait suite à la collection in-18 que je publie et qui se compose des ouvrages suivans :

Ouvres complètes de madame de la Fayette, contenant : Zayde, la Princesse de Clèves, la Princesse de Montpensier, la Comtesse de Tonde, Mémoires sur la Cour de France, Histoire de madame Henriette. Nouvelle édition, revue, corrigée et précédée d'une Notice historique et littéraire, et d'un Traité sur l'origine des Romans, 5 vol. grand in-18.

Ouvres de madame de Fontaines, contenant : la Comtesse de Savoie, et histoire d'Aménophis, prince de Libye 1 vol. grand in-18.

Ouvres complètes de madame de Tencin, contenant : Mémoires du Comte de Comminges, le Siège de Calais, etc. etc., précédées d'une Notice historique et littéraire. Nouvelle édition. 4 vol. grand in-18.

Ouvres de madame Elie de Beaumont, contenant les lettres du marquis de Roselle, 2 vol. in-18.

Nouveaux Elémens de Littérature, ou analyse rais-

circonstances plus récentes ont contribué encore à faire rechercher cet ouvrage devenu assez rare, parce qu'il n'a pas été réimprimé depuis 1767, où parut la 2<sup>e</sup>. édition, en 2 vol. in-12. Les mémorables campagnes d'Egypte et la publication faite par les ordres de S. M. l'Empereur du recueil d'observations et de recherches qui ont été faites

---

sonnée des différens genres de compositions littéraires, et des meilleurs ouvrages classiques, anciens et modernes, français et étrangers; contenant des extraits ou traductions des Auteurs les plus estimés. Traduits en partie de l'ouvrage allemand d'Eschenburg. Par M. Breton, auteur de la Bibliothèque géographique de Campe; à l'usage des jeunes gens. 6 vol. in-18.

Choix d'éloges français les plus estimés. Contenant : Essai sur les éloges, par Thomas. — Eloge de Marc-Aurèle, de Descartes, de Duguay-Trouin, par le même auteur. — De Molière, de La Fontaine, par Champfort. — Du roi de Prusse, par de Guibert. — De Newton, de Tournefort, de Vauban, de Leibnitz, d'Argenson, et du Czar Pierre I, par Fontenelle. — de Franklin, par Condorcet. — De Buffon, par Vicq-d'Azir. Sept vol. in-18.

Essai sur les Eloges, ou Histoire de la littérature et de l'éloquence, appliquées à ce genre d'ouvrage, par Thomas, de l'Académie française, 3 vol. in-18.

dans cette contrée, ont attaché un grand intérêt aux ouvrages qui la représentent dans son ancien état; et Séthos est l'un des plus satisfaisans. L'abbé Terrasson y a répandu de grandes lumières sur l'antique Egypte, sur son gouvernement, sa religion, ses établissemens en faveur des sciences : il a fait plus, il a eu l'heureuse hardiesse de soulever en partie le voile dont les prêtres de l'Egypte avoient si soigneusement enveloppé les imposantes cérémonies de l'initiation aux mystères d'Isis, et le terrible appareil des épreuves qui la précédoient. A ces épreuves dont il trace la plus effrayante peinture, il soumet Séthos et l'en fait sortir glorieusement : il décrit, dans toute sa pompe, l'initiation de ce prince; et par ses ingénieuses conjectures d'une vive imagination tempérée par les profondes recherches d'une saine érudition, il donne un tel degré de vraisemblance à la manifestation des mystères d'Isis, réputés jusqu'alors impénétrables, qu'on croiroit qu'ils lui ont été révélés par l'un des initiés ou l'un des prêtres égyptiens.

Ce n'est qu'après la mort de l'abbé Terrasson qu'a paru son dernier ouvrage qui a pour titre : *La Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison* (1).

---

(1) Dans le reconsement que les biographes MM.

Il a répandu, dans cette production qui renferme des vues très-solides et très-étendues sur les points les plus importants de la société, les principes de la philosophie pratique.

Ce seroit ici le lieu de parler de son caractère et de ses habitudes; mais nous ne pourrions que copier d'Alembert, Moncrif et l'auteur anonyme d'une lettre écrite à l'éditeur de l'ouvrage posthume de Terrasson, qui nous ont transmis quelques particularités de sa vie, lesquelles ne sont pas sans intérêt, et qui sont placées à la tête de cet ouvrage.

Nous nous bornerons à observer ce qui ne l'a pas été jusqu'ici, c'est que, par son caractère et dans la conduite de la vie, Terrasson a eu avec La Fontaine les conformités les plus remarquables. Comme cet écrivain inimitable, il étoit très-négligé dans son extérieur, et ne s'en mettoit aucunement en peine: comme lui, dans le commerce de la société, il laissoit voir une telle stérilité d'idées et de sentimens, qu'elle avoit toutes les apparences de la stupidité. Comme lui, concentré dans l'objet de ses études, il étoit sujet à nombre de distractions et de disparates. Comme lui, très-insouciant sur l'accroissement de sa fortune, il ne fit, depuis l'épo-

---

De Landine et Chaudon ont fait des ouvrages de l'abbé Terrasson, ils ont absolument oublié celui-là.

que du système, aucune démarche pour l'augmenter. Comme La Fontaine enfin, il s'éteignit sans douleurs aiguës, et sans aucune altération sensible de ses facultés intellectuelles que la perte de la mémoire : il étoit âgé de quatre-vingts ans.

BOUCHER DE LA RICHARDERIE.

A

MADAME LA COMTESSE

DE \*\*\*.

MADAME,

*Les bienfaits particuliers dont je vous suis redevable, et les bontés dont vous m'honorez continuellement, ne me permettent pas d'adresser à d'autres qu'à vous le seul témoignage de reconnaissance, dont soit capable un homme de*

*ma profession. La vertu bienfaisante ,  
qui est le principal ou plutôt l'unique  
sujet de cet ouvrage , m'a fait espérer ,  
MADAME , qu'il pourroit être de votre  
goût : et les personnes choisies , qui ont  
l'avantage de fréquenter votre maison ,  
y reconnoîtront aisément votre caractère.  
J'ai l'honneur d'être avec un très-pro-  
fond respect ,*

**MADAME ,**

Votre très-humble et très-  
obéissant serviteur \*\*\*.

# PRÉFACE.

---

**J**E présente au public la traduction d'un manuscrit grec qui s'est trouvé dans la bibliothèque d'une nation étrangère, extrêmement jalouse de cette espèce de trésor. Ceux qui m'ont procuré la lecture de ce manuscrit, ne m'ont permis de le publier qu'en le traduisant, sans indiquer la bibliothèque à laquelle appartient l'original. L'auteur ne s'est nommé nulle part : mais quelques endroits du livre même font connoître que c'étoit un Grec d'origine, vivant à Alexandrie sous l'empire de Marc-Aurèle.

Il n'y a pas lieu de douter que ce ne soit ici un ouvrage de fiction. Les entreprises dont les succès sont à-peu-près tels que le lecteur les désire, quelques personnages qui se retrouvent lorsque l'on ne comptoit plus de les revoir ensemble, mais sur tout le grand nombre de discours directs ou tenus par les personnages même; tout cela prouve que mon auteur ne s'est point assujetti à des faits réels, où les circonstances ordinaires de la vie jettent plus de dérangement; et qu'il s'est rendu maître, non-seulement des actions, mais encore des pensées de tous ceux qu'il fait agir.

Le genre d'utilité dont il vouloit être, l'a engagé au choix de ce genre de composition. On ne sauroit disputer à l'histoire proprement dite ses avantages. Elle est une culture d'esprit qu'on exige de toutes les personnes qui doivent montrer quelque éducation. L'histoire est essentielle à la profession de quelques-uns; et elle est un délassement d'un goût presque universel, à l'égard de ceux dont les occupations principales en paroissent le plus éloignées. Elle est une des plus grandes sources de la vraie philosophie, par la connoissance qu'elle donne des passions et des préventions humaines. Elle passe pour le guide le plus sûr de la politique, par l'expérience de tous les siècles qu'elle peut mettre dans un seul homme. Quelques-uns enfin la regardent comme un grand fond d'instructions morales, par les exemples continuels qu'elle fournit du bien et du mal.

Mais par rapport à cette dernière propriété, je crois qu'en examinant la chose de près, on trouvera l'histoire bien inférieure à la fiction, lorsque celle-ci est employée de la seule manière qui convienne à un sage écrivain, c'est-à-dire, dans l'intention de former les mœurs. L'histoire n'est par elle-même qu'un amas de faits que la providence conduit à des fins ordinairement cachées: et quoique tout soit merveilleusement ordonné dans les vues mystérieuses de la sagesse et

de la justice divine, la suite des actions des hommes n'est assez souvent à l'extérieur, qu'une suite de projets manqués et de crimes impunis. Le spectacle de ce qui s'est passé dans le monde n'est pas autre à la rigueur que le spectacle de ce qui se passe dans une place publique: ni l'un ni l'autre de ces deux spectacles n'est moral que par les réflexions du spectateur ou du relateur. En un mot l'histoire prise en elle-même est plutôt un objet qu'une doctrine.

Il n'en est pas ainsi d'un ouvrage de fiction. L'auteur moral, s'il prend la forme de la narration, se propose ordinairement d'indiquer et de représenter toutes les vertus propres à l'état ou à la condition de son héros. Il le place dans toutes les conjonctures qui peuvent donner lieu à l'exercice de ses vertus. Il l'oppose non-seulement à de méchants hommes, mais à des hommes d'une vertu faible et chancelante; afin que leur comparaison avec lui donne un plus grand lustre au caractère du personnage principal. Il accompagne ses peintures de jugemens portés et d'avis formels. En un mot, il rend l'instruction complète et par les leçons et par les exemples. On réuniroit ou l'on fondroit ensemble plusieurs grands hommes de l'histoire et l'on rassembleroit les événemens de bien des siècles, avant que d'y rencontrer les sujets d'admiration et d'imitation, qu'un bon auteur de

fiction fait trouver dans une partie souvent assez petite de la vie d'un seul héros.

Les deux ouvrages qui ont paru jusqu'ici parmi nous dans ce genre, *Télémaque* et *les Voyages de Cyrus*, ont parfaitement rempli cette idée. Ce n'est pas la comparaison de l'histoire qui est d'un ordre tout différent, c'est la comparaison des bons ouvrages de fiction, qui contribuera de plus en plus à faire sentir la futilité pernicieuse des romans; lorsqu'on entend par ce terme une peinture avantageuse, ou seulement favorable des faiblesses ou des désordres de l'amour. Mais un fruit plus important encore des bons ouvrages de fiction, sera de désabuser les hommes du faux héroïsme. L'ambition sanguinaire ou la vengeance implacable célébrées par tant d'orateurs et par tant de poètes, sous le nom de valeur, seront dépourvues de l'éclat dont on a voulu les revêtir: et l'on regardera bientôt comme de fausses beautés d'éloquence ou de poésie tout ce qui aura servi à relever de fausses vertus.

Cet heureux effet semble déjà s'être répandu dans tous les esprits. La désolation des peuples ne paroît plus être, du moins chez les nations policées, un objet d'émulation. Les éloges des conquêtes et des ravages n'entrent plus dans l'éducation des princes enfants; et les bons poètes ne les vantent plus de ne jouer qu'avec des armes. Je n'ai

pas lieu de me repentir d'avoir dit autrefois en parlant de *Télémaque*: Que si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un poëme, il naîtroit de celui-là. Quoique ceux qui gouvernent le monde s'appliquent rarement à la lecture, cependant comme les précepteurs des rois connoissent les lettres, et dans leur origine et dans leurs progrès, ils ne laissent ignorer à leurs élèves ni les principes de morale qui se développent, ni les maximes de douceur qui s'établissent de leur temps même. Les princes montent sur le trône déjà instruits de la véritable gloire; et pensant tous enfin sur ce sujet comme le public, ils concourent ensemble à le maintenir dans le repos et dans le bonheur qu'il attend d'eux.

Une paix dont la durée ne trouve pas d'exemple dans notre histoire, est sans doute le fruit de la sagesse d'un grand ministre; et les Français lui tiennent tout le compte qu'ils doivent lui tenir des attentions et des ménagemens qui maintiennent leur tranquillité. Mais les princes avec qui il traite apporteroient peut-être plus de résistance à ses desirs, si une éducation aidée par un ouvrage utile à tous les rois de la terre, ne les avoit rapprochés eux-mêmes des dispositions où se trouve l'auguste et jeune monarque, dans le royaume duquel *Télémaque* a pris naissance. Si l'on est bien reçu

à soutenir que les lettres toujours plus cultivées, ont introduit la politesse et le bon goût dans toutes les cours et dans toutes les villes de l'Europe, il doit être permis d'attribuer, du moins en partie, l'amour de la paix qui semble régner aujourd'hui chez tous les peuples, à des ouvrages d'une morale excellente, revêtus d'ailleurs de tous les agrémens propres à les faire goûter. On peut sans doute les joindre aux autres causes de cet esprit d'équité et de pacification dont on se pique par-tout de montrer du moins les apparences, qui bannit peu-à-peu ces animosités de nation, que le seul éloignement de leurs anciens prétextes commençoit à rendre injustes et honteuses, et auxquelles on substitue tous les jours l'estime réciproque des vertus, des talens et de toutes les bonnes qualités de ses voisins.

Outre la réformation des jugemens et l'adoucissement des mœurs, une suite naturelle du succès de *Télémaque* devoit être l'établissement d'un nouveau genre d'ouvrages. Mais au lieu que les premiers poëmes de l'antiquité ont produit des imitations de même forme et de même nom, comme des épopées, des tragédies, des idylles, et semblables; on n'a imité l'auteur de *Télémaque* que par l'essentiel, c'est-à-dire, par la même intention, ou par le zèle de produire les mêmes fruits. Ainsi au lieu que

*Télémaque* est un poëme épique; *les Voyages de Cyrus* ne sont, conformément à leur titre, qu'une course du héros, entreprise pour recueillir les instructions de tous les sages de son temps, et pour rapporter dans ses états ce qu'il y avoit de bon et d'avantageux dans les différentes lois des royaumes ou des républiques célèbres.

L'ouvrage dont il s'agit est, par rapport au dessein moral du même genre que l'un et l'autre; mais il en diffère encore plus pour la forme qu'ils ne sont différens entre eux. L'un et l'autre sont proprement une éducation: et quoique Cyrus en sorte moins jeune que *Télémaque*, les deux héros n'ont recueilli encore que les instructions qu'ils devoient mettre en usage, ou n'ont fait que les essais de ce qu'ils devoient pratiquer, le premier dans la conduite d'un petit royaume, et le second dans le gouvernement d'un grand empire. Mon auteur au contraire propose une vie complète, ou l'application actuelle des principes et des sentimens que son héros a puisés dans une éducation très-singulière. Ainsi dans une histoire distribuée en dix livres, le héros dès le quatrième est en état d'instruire les autres; et dans toute la suite il n'agit plus que par lui-même. Animé du véritable héroïsme, il employe le temps d'un long exil à chercher des peuples inconnus qu'il délivre des superstitions les plus cruelles, et

dont il devient le législateur. Dans son retour il sauve par son courage une puissante république d'un ennemi qui étoit à ses portes; et il n'exige d'elle pour sa récompense que le salut du peuple vaincu, dont le roi ou le tyran l'avoit attaquée. Rentré enfin dans sa patrie, il se rend le bienfaiteur de ceux qu'il avoit sujet de regarder comme ses ennemis et ses rivaux; et il se réjouit des conjonctures qui engagent son honneur à leur sacrifier ses intérêts, et qui lui font un devoir de la félicité qu'il leur procure.

Ce n'est pas seulement par disposition naturelle ou par habitude que Séthos est vertueux. Les motifs de sa conduite sont tirés de principes constans et éclairés qu'il expose en diverses rencontres: et il se fait à lui-même des décisions, qui allant toujours au plus parfait et même à l'héroïque, sont néanmoins plus recommandables par la justesse que par la sévérité. Là-dessus on doit juger que l'auteur qui a vécu dans le second siècle, a eu quelque connoissance d'une morale très-supérieure à celle du paganisme. Il est aisé de s'apercevoir que c'est de là qu'il a emprunté ces définitions et ces dispositions exactes des vertus et des vices, qu'il met quelquefois dans la bouche de son héros et de quelques autres de ses personnages. C'est aussi ce qui me donne la confiance d'avancer que cet ouvrage contient une morale plus recherchée et plus approfondie.

qu'on ne l'a vue encore en aucun livre de pures belles-lettres, ou du nombre de ceux qu'on peut apeler profanes.

Cependant comme l'auteur laisse son héros payen, il ne s'agit absolument dans cette histoire ou dans cette vie que des vertus morales. Il n'est point inutile de les recommander aux hommes. C'est par-là que l'on peut avoir, si je l'ose dire, un commerce de mœurs avec les peuples les plus différens de religion. C'est par-là que dans la religion même on peut entretenir l'humanité et la probité, si nécessaires au bien public, dans ceux qui ont le malheur de n'être pas assez sensibles à des motifs d'un autre ordre, et plus importans pour eux. C'est par-là enfin que l'on peut faire remarquer à des personnes trop zélées, qui paroissent mépriser les vertus simplement morales, que les vertus chrétiennes sont à leur égard ce que la foi est à l'égard de la raison, c'est-à-dire, qu'elles leur sont supérieures sans leur être jamais contraires.

Une seconde vue de mon auteur avoit été de jeter dans son ouvrage à l'occasion d'un héros égyptien, un grand nombre de curiosités littéraires concernant cette fameuse nation. Mais de plus, comme il fait parcourir à son héros une grande partie de la terre, il avoit recueilli avec soin les premières notions de l'ancienne géographie. C'est une

des raisons, sans doute, qui lui avoient fait prendre le tour d'une histoire ou d'une vie, plutôt que celui d'un poëme ou d'un roman. En effet, l'exemple d'Hérodote, de Polybe, de Diodore et sur-tout de Plutarque, l'autorisoient à insérer dans sa narration, non-seulement des antiquités politiques ou militaires : mais encore des traits historiques sur l'origine et sur les progrès des connoissances humaines. Ces grands écrivains regardoient ces digressions comme très-curieuses pour le commun des lecteurs, qui n'ont pas le temps ou la patience de recourir à d'autres sources.

J'avouerai pourtant que l'aspect de tout mon texte traduit, m'a fait craindre l'inconvénient des interruptions, ou trop longues ou trop fréquentes, dans une vie feinte que sa contexture doit rendre plus intéressante que les vies ordinaires. Je n'ai donc conservé de tout le détail de l'original en cette partie, que ce qui étoit nécessaire pour donner une idée suffisante de l'éducation d'un héros, qui a besoin de beaucoup de connoissances pour entreprendre le premier une très-longue navigation, et pour laisser des lois convenables aux différens peuples qu'il a policés. Les académies de Memphis qu'il fréquente dans sa première jeunesse, et l'observatoire de Thèbes qu'il visite avant son embarquement, étoient des préparations essentielles à ce dessein. Ainsi

on trouvera encore le plan des premières dans le second livre, et une légère description de l'autre dans le cinquième. Mais dans ces endroits même épargnés, j'ai extrêmement abrégé la comparaison historique que l'auteur faisoit des sciences des Egyptiens avec celles des Grecs.

Cependant l'impression générale qui résultera du corps de l'ouvrage, est capable encore de donner une idée assez étendue des Egyptiens, des Phéniciens, et de quelques autres peuples; et la fiction même n'empêchera point qu'on ne reconnoisse le fond de leur esprit et de leurs mœurs. Il y a bien des gens qui n'ont point d'autre notion des Grecs et des Romains que celle qu'ils en ont prise dans les tragédies; et un certain sentiment qu'on auroit peine à définir, leur fait très-bien démêler ce qui doit être vrai de ce qui peut n'être qu'inventé. On a ménagé cet avantage aux romans même; et le neuvième tome de la Cléopâtre présente un tableau aussi fidèle de l'intérieur de la cour d'Auguste, qu'on auroit pu le demander à l'abbé de Saint-Réal. Mais on trouvera ici des indications plus sensibles que ne les donnent ni les tragédies ni les romans.

On peut d'abord s'assurer des circonstances particulières tant de l'Egypte que des autres nations, que l'auteur appuie du nom de quelques écrivains connus. Il semble avoir fait lui-même la séparation du réel et du

supposé, en alléguant ses auteurs anecdotes pour les faits qu'il invente dans leur entier, ou pour des coutumes qui, ayant leur fondement dans le vrai, sont rectifiées ou amplifiées dans le détail. Le privilège de la fiction est de sacrifier l'exactitude des faits non-seulement aux vérités morales, mais encore à l'embellissement du discours; en supposant de plus que cet embellissement a pour but de faire mieux recevoir l'instruction. Un exemple de cette conduite de mon auteur, est l'important article de l'initiation qui remplit seul deux livres entiers. Mais cet article même est très-conforme à l'essentiel de cette institution célèbre, autant qu'elle a pu transpirer, malgré le silence rigide qui la couvroit, et telle qu'on en voit des traces dans les auteurs ou payens ou chrétiens qui en ont parlé. Tout l'ouvrage est plein de pratiques ou d'usages dont j'ai soutenu moi-même une partie par des remarques jointes au texte. Et à l'égard de plusieurs autres traits moins considérables, et pour lesquels j'ai évité de charger de citations un livre tel que celui-ci, je ne crains pas de dire que plus on aura de lecture, plus on trouvera mon auteur d'accord avec les témoignages ou rassemblés ou dispersés dans les différens auteurs qui nous restent de l'antiquité. Car quoique j'aie voulu débarrasser cet ouvrage de toute érudition importune, je n'ai pas prétendu lui ôter l'avantage et le soutien des recherches curieu-

ses : et j'ai eu dessein de conserver l'esprit de mon auteur, qui joignant l'amour des lettres à l'amour de la vertu, regarde même les lettres, dans une nation prise en général, comme la source et l'appui des vertus humaines et civiles.

Il semble au reste que cet auteur tire du lieu où il a vécu toute la vraisemblance qu'on peut exiger d'un auteur de fictions, par rapport aux connoissances qu'il peut avoir des actions et des sentimens de son héros. Il s'agit d'un prince égyptien né dans le siècle qui a précédé la guerre de Troie ; temps auquel l'ancienne Egypte se trouvoit dans sa plus grande splendeur. Or, ce temps est trop reculé pour avoir fourni des mémoires publics à quelque autre écrivain de l'Italie ou de la Grèce. Mais il est très-naturel qu'un citoyen d'Alexandrie ait eu en sa disposition des mémoires tirés, par le désordre des guerres, des archives sacrées de l'Egypte, et inconnus même aux prêtres égyptiens de son temps : et de plus les auteurs de ces mémoires peuvent avoir été les prêtres mêmes qui ont accompagné Séthos dans ses voyages. C'est pour donner une autorité semblable à son récit, que mademoiselle de Scudéry, dans la préface de son Cyrus, héros postérieur à celui-ci de sept ou huit cents ans, souhaite pourtant qu'on se représente son ouvrage comme la traduction d'un ancien

manuscrit trouvé dans la bibliothèque du Vatican.

En second lieu, comme mon auteur ne parle des sciences des Egyptiens qu'en les comparant à celles des Grecs, par lesquels seuls les Romains connoissoient l'ancienne Egypte, le second siècle, ou le passage du premier au second, où cet auteur a vécu, étoit le temps le plus favorable pour cette comparaison. En effet, ce passage a formé le plus beau siècle des sciences pour les Romains et pour les Grecs, confondus alors sous le même empire. M. de Saint-Evremont a déjà remarqué que celui d'Auguste n'a brillé que par la poésie, et qu'il faut chercher un peu auparavant le beau temps de l'éloquence. D'un autre côté, nos meilleurs écrivains en matière de peinture et de sculpture, M. Félibien et M. de Piles, paroissent avoir renvoyé le siècle des beaux arts chez les Romains à l'intervalle déterminé par les règnes de Vespasien et des Antonins. Les seuls noms de Plin, de Ptolémée et de Galien donnent lieu de placer vers le même temps le plus haut point des sciences; et l'on trouvera dans cette histoire quelques indices qu'Alexandrie en étoit alors le vrai séjour pour les Romains même. Ces considérations justifioient mon auteur sur ce que j'ai cru devoir retrancher en cette matière, et lui donneront peut-être plus de crédit à l'égard du peu que j'ai conservé.

# SÉTHOS.

## LIVRE PREMIER.

LES Egyptiens, qui font remonter l'ancienneté de leur origine jusqu'à des temps où notre histoire n'atteint pas, disent que les dieux ont été leurs premiers rois. Ils en comptent sept : Vulcain, le Soleil, Agathodémon, Saturne, Osiris, Isis et Typhon. Par Vulcain, auquel ils n'assignent point de commencement, leurs philosophes entendoient le feu élémentaire répandu par-tout. Ce même feu réuni en un globe est le Soleil fils de Vulcain. Agathodémon défini par son nom même, étoit le bon esprit ou le bon principe. Saturne, ou le Temps, étoit père d'Osiris et d'Isis, frère et sœur, mari et femme, les deux sexes de la nature. Typhon, leur troisième frère, a toujours représenté chez eux le malin esprit ou le mauvais principe.

Osiris et Isis ont eu pour fils Horus, la raison ou la sagesse humaine, qui commence le règne des demi-dieux. Ceux-ci

sont au nombre de neuf : Horus, Mars, Anubis, Hercule, Apollon, Ammon, Tithoës, Sosus, et Jupiter ou Ménéès. Je ne m'engage point à parler d'eux en particulier, d'autant plus que la plupart sont assez connus et des Grecs et des Latins, dans leur signification même allégorique. Je remarquerai seulement, pour arriver d'une manière plus claire au temps de mon héros, que le dernier des demi-dieux commence le règne des hommes. Il ne fut même regardé de son vivant que comme un homme : mais après avoir gouverné seul toute l'Égypte sous le nom de Ménéès, le bonheur de son règne l'a fait mettre après sa mort au rang des dieux, sous le nom de Jupiter. Il eut quatre fils : Thot ou Mercure, Esculape, Athotès et Curudès, dont les deux premiers ont été mis comme lui au nombre des dieux. Pour rendre sa succession égale entre eux, Ménéès partagea l'Égypte en quatre royaumes : Mercure régna à Thèbes, Esculape à Memphis, Athotès à This, et Curudès à Tanis. Voilà l'origine des quatre grandes dynasties de l'Égypte, qui ont été collatérales ou contemporaines pendant seize cents ans, jusqu'au fameux Sé-

Sesostris, roi de Thèbes et conquérant de l'Asie. (1) Les autres dynasties égyptiennes, que quelques historiens font monter à une vingtaine, depuis Ménès jusqu'à Sesostris, ne sont que des branches particulières de ces quatre souches principales : et les noms différens qu'on leur donne, comme d'Héracléopolites, de Moïtes, d'Eléphantins, et autres semblables, ne viennent que du séjour de quelques-uns d'entre les rois de chaque dynastie en différentes capitales d'un même royaume.

A l'égard des rois pasteurs qui étoient étrangers, et qui ayant subsisté en Egypte pendant trois ou quatre siècles semblent avoir interrompu cette succession, ils n'ont jamais eu de possession réglée en deçà de Tanis, au bord du Delta, dont ils contraignirent les rois naturels de se retirer à Héliopolis. Mais comme ces étrangers originaires d'Arabie faisoient de fréquentes courses dans le reste de l'Egypte, tous les Egyptiens réunis les attaquèrent et les vainquirent ; de sorte que

---

(1) Les généalogies qui précèdent sont conformes à celles de Marsham ; mais ce qui suit paroît s'accorder avec la chronologie du père Pezron.

les vaincus par eux et par leurs descendants fournirent toute l'Égypte d'esclaves. Cette victoire fut remportée près de deux cents ans avant la naissance de Sésostris, qui trouva l'Égypte tranquille, et qui la rendit très-florissante. Ce héros éleva son courage jusqu'à se proposer l'exemple du Dieu Osiris : et comme celui-ci, selon les traditions égyptiennes, avoit parcouru une grande partie de la terre, pour apprendre à ses habitans à la cultiver, et à former entre eux des sociétés douces et utiles, ainsi Sésostris fut le premier roi du règne des hommes, qui porta ses armes dans l'Asie, pour y établir les lois, et y introduire les connoissances de l'Égypte. Il avoit même gouverné les quatre royaumes égyptiens, non pas à la vérité par une domination forcée, mais par la supériorité de son génie, de ses vertus et de sa réputation.

Ses premiers successeurs soutinrent encore quelque temps, surtout à l'égard des provinces étrangères, l'éclat d'un si grand empire : et l'on trouve environ cent ans après Sésostris, Mendès ou Memnon, roi de Thèbes, maître de Suse et de la Phrygie, châtiant la Bactriane révoltée, et ré-

établissant l'ordre chez les peuples conquis par son aïeul. Mais Ramessès qui succéda à Memnon, n'ayant ni le courage ni la sagesse de ses ancêtres, perdit par sa faiblesse tous les pays de conquêtes, et par son orgueil un titre qui lui restoit encore au-dessus des autres rois de l'Égypte. Ses prédécesseurs immédiats, ayant besoin de toute leur attention et de toutes leurs forces pour maintenir dans l'obéissance les provinces éloignées, avoient extrêmement ménagé ces rois, et n'avoient point abusé d'un droit qu'ils sentoient n'avoir été véritablement attaché qu'au mérite personnel de Sésostris. Mais le jeune (1) Ramessès découvrit d'abord son caractère par deux obélisques, qu'il fit charger de titres si fastueux et si faux par rapport à lui, qu'on a cru dans ces derniers temps qu'ils se rapportoient à Sésostris. Ce jeune prince, toujours prêt à se parer d'une gloire vaine et momentanée, dont il ne prévoyoit jamais les honneux retours, s'avisa de faire porter des ordres formels à ces rois devenus ses

---

(1) Kirk. Oed. *AEgypt* tom. 4, p. 162, et Marsden, p. 431, edit. in-fol.

égaux. Mais ils lui déclarèrent qu'ils prétendoient que l'Égypte reprit l'ancienne forme de ses quatre dynasties, toujours collatérales et indépendantes depuis les quatre fils de Ménès. Ils alléguèrent que Sésostris lui-même ne les avoit point interrompues, et que les rois leurs prédécesseurs ayant gardé de son vivant le titre et les honneurs de la royauté, ils n'avoient accepté divers réglemens que Sésostris avoit proposés, que parce qu'ils étoient avantageux à la nation entière. Telle étoit la distribution qu'il avoit faite de l'Égypte en trente-six (1) nomes ou provinces, dont les gouverneurs particuliers veilloient plus facilement aux productions de la nature et de l'art, qu'elles pouvoient fournir pour le commerce étranger, et aux impositions qu'elles étoient en état de porter dans les guerres générales. C'est à lui, disoient-ils, que l'on doit ces temples élevés dans chaque ville, en l'honneur de son dieu tutélaire; ce mur qui régnoit depuis Pélus jusqu'à Héliopolis, et qui arrêtoit les courses des Syriens et des Arabes voisins du grand désert, peu-

---

(1) *Diodore, l. 1.*

ples indisciplinables; ce large canal de communication, qui joignant la mer Méditerranée à la mer Rouge, faisoit passer par l'Égypte tout le commerce de l'Orient et de l'Occident; enfin ces digues et ces écluses, qui dans tout l'espace compris depuis les cataractes du Nil jusqu'à ses embouchures, entre les montagnes de la Libye et les côtes de la mer Rouge, arrêtoient ou recevoient, selon le besoin, les inondations du fleuve. Mais, ajoutoient-ils, toutes ces choses étoient faites, ils sauroient les entretenir, chacun dans son état, sans attendre les avis de Ramessès, dont ils ne vouloient point sur tout recevoir les ordres. Cette résistance termina une difficulté qu'un roi plus prudent que lui auroit pu laisser encore indécise: et il fut réduit à se contenter du titre de roi de la Grande-Thèbes, que Sésostris avoit reçu de ses pères.

Deux cents ans ou environ après la mort de Ramessès, et cinquante ou soixante ans avant la guerre de Troie, Oso-roth, déjà avancé en âge, succéda à la couronne de Memphis, dynastie qui n'étoit guère moins puissante que celle de Thèbes, avoit d'ailleurs de très-grands

avantages sur celle-ci, par la douceur du climat et par la beauté de la situation. La ville de Memphis, capitale de la dynastie, étoit bâtie à l'occident du Nil, vers l'endroit où ce fleuve unique de l'Égypte se partage en sept bras, dont les deux qui sont les plus éloignés l'un de l'autre, enferment le Delta, et qui vont former tous ensemble sept embouchures à l'entrée de la grande mer (*la Méditerranée*). On a appelé de tout temps l'Égypte entière un présent du Nil, parce qu'on prétend qu'elle n'est qu'un amas de terres que les eaux de ce fleuve ont charriées successivement du midi au nord. Mais on parle de la formation du Delta comme d'une chose plus récente : puisque (1) selon des monumens qui peuvent passer pour historiques, le phare d'Alexandrie, qui tient aujourd'hui à la terre ferme, en a été éloigné de vingt-quatre lieues de mer. Cette région est si délicieuse, que l'on feint que les dieux l'ont formée sur la constellation du triangle, qui passe tous les jours verticalement sur le Delta.

Osoroth, un peu avant que de monter

---

(1) *Plin. lib. 2, c. 35, Sen. quæst. nat. lib. 6, c. 26.*

sur le trône, avait épousé Nephté fille du roi de This, troisième dynastie placée entre Memphis et Thèbes, à l'Occident du fleuve. Il eut bientôt de cette princesse le prince dont j'écris la vie. C'est l'aîné des trois fils d'Osoroth, indiqués seulement sous le titre des trois anonymes dans les annales de (1) Manéthon. Mais quoique ce fameux historien fût prêtre et même garde des archives sacrées d'Héliopolis; comme il n'a écrit que sous Ptolémée Philadelphe, deux cents ans après la dévastation de l'Égypte par Cambyse, il ne lui étoit resté que des mémoires très-imparfaits. J'en ai découvert, par des moyens que je ne puis pas dire, de plus amples et de mieux conservés, qui donnent au premier des trois anonymes de Manéthon le nom de *Séthos*, et le surnom de *Sosis* ou *Conservateur*, on en verra la raison dans la suite de sa vie.

La naissance du nouveau prince combla de joie tout le royaume, par l'amour

---

(1) Voyez les origines égyptiennes de Perizonius, p. 47, sous la colonne *ex Africano*, avec la page 38, qui précède, et la page 49 qui suit; où Manéthon est allégué comme le premier auteur des suites d'Africanus et d'Eusèbe.

que les peuples avoient pour le roi, et sur-tout pour la reine, qui bien que dans une grande jeunesse les gouvernoit avec une sagesse et une bonté admirables. Car Osoroth, dont il seroit difficile de représenter le caractère dans un seul portrait, et que l'on ne connoitra bien qu'à la fin de cette histoire, remit d'abord tout le soin du gouvernement à la reine. Ce prince n'étoit parvenu à la couronne qu'à l'âge de cinquante ans, et le roi Sesonchis son père, plus jaloux de son autorité présente qu'attentif à l'avantage futur de son fils et de ses peuples, l'avoit éloigné des affaires jusqu'au moment où il le laissa son successeur. Ainsi Osoroth ayant fortifié l'indolence de son naturel par l'habitude d'une vie molle et paresseuse, n'accepta de la royauté que la douceur de l'indépendance, et chercha à se débarrasser du poids de la domination. Cette partie tomba pour ainsi dire d'elle-même entre les mains de la reine, plus à portée qu'aucun autre de la recevoir; et ce qui pouvoit paroître aux yeux du public un choix éclairé, n'étoit réellement qu'un effet de l'indifférence d'Osoroth. Il étoit de ces rois qui, n'étant

par eux-mêmes ni bons ni mauvais, deviennent les meilleurs ou les plus mauvais de tous les princes, selon que le pur hasard leur fournit de bons ou de mauvais administrateurs de l'autorité royale : Triste situation pour des peuples soumis à un maître dont les foiblesses même sont despotiques!

Nephté, dès les premiers jours de sa puissance, avoit fait espérer à ses peuples un gouvernement très-doux. Ils y furent d'autant plus sensibles que celui du feu roi, grand prince d'ailleurs, avoit eu quelque chose de dur et de triste. Les esprits s'étoient sentis soulagés, avant même que la reine eût adouci les charges publiques; parce que sans diminuer les revenus du roi, elle trouva moyen d'en rendre la perception plus aisée. Les richesses même des particuliers s'accruent par la confiance qu'ils prirent en elle, et les uns à l'égard des autres. Elle devoit en même-temps son fils unique avec toute l'affection d'une mère, et toute la prévoyance d'une reine. Elle souhaitoit ardemment de le voir parvenu à un âge où elle pût lui remettre à son tour le gouvernement qu'elle ne regardoit que

comme un dépôt. En attendant elle se servoit, pour la conduite des affaires, des lumières d'un excellent homme nommé Amédès, qui avoit passé sous le feu roi, non par toutes les dignités dont on peut être revêtu, mais par toutes les commissions de confiance dont on peut être chargé, soit dans la guerre, soit dans les négociations, soit dans l'intérieur d'un royaume. Il conseilla lui-même à la reine, comme il l'avoit demandé au feu roi, de ne point manifester au public l'honneur qu'elle lui faisoit, de peur d'exciter la jalousie des grands, et le murmure inmanquable du peuple contre les ministres les plus zélés pour la félicité publique. Ainsi la reine gardant Amédès pour le conseil secret et sous un titre peu éclatant, choisissoit d'ailleurs les meilleurs sujets parmi ceux que les différens degrés de leur naissance sembloient présenter pour chacune des places qu'il falloit remplir. Par là l'autorité souveraine s'employoit à distinguer le mérite sans renverser l'ordre; et les mécontents ne faisoient qu'un petit nombre de gens qui n'osoient même s'échapper à des plaintes que la voix publique n'auroit point soutenues.

Tandis que la reine se donnoit toute entière aux affaires de l'état, le roi se livroit à tous les amusemens d'une cour brillante. Mais comme ils ne succédoient jamais à des occupations sérieuses, ils ne le savoient qu'à peine de l'ennui, et laissoient voir dans le roi d'un grand peuple un homme à qui son loisir étoit à charge. Parmi les femmes qui l'environnoient, il y en avoit une appelée Daluca, veuve d'un grand seigneur de la cour, et sans enfans. Elle avoit passé l'âge où les femmes ne prennent soin de leur beauté que par rapport à la galanterie; et elle entroit dans celui où elles songent à en faire servir les restes à leur ambition. Celle-ci forma le projet de se rendre maîtresse de l'esprit du roi. L'estime et les égards que l'on avoit pour la reine avoient éloigné toutes les autres d'un pareil dessein. Daluca même qui connoissoit parfaitement le génie d'Osoroth, se gardoit bien de lui rien dire contre Nephté qui pût exciter dans son esprit une agitation désagréable. Elle se contentoit de l'obséder; et elle se fit un art de plaire par les attentions et les complaisances, bien plus puissantes sur les rois un peu

avancés en âge, que la jeunesse et la beauté dénuées de conduite et de vues. Ainsi il ne lui fut pas difficile de gagner les bonnes grâces d'un prince qui ne se défendoit de rien. Elle avoit peut-être déjà conçu de plus hautes espérances sur ce qu'elle avoit pu s'apercevoir que la santé de la reine n'étoit pas forte. Mais sans renoncer à une fortune plus éloignée, il suffisoit alors à sa vanité d'être un objet remarquable pour les courtisans, et de représenter en quelque sorte avec la reine.

Nephté, par la dignité de sa personne, et par la situation même des choses, étoit fort au-dessus des inquiétudes qui agitent ordinairement ceux qui ne se sentent revêtus que d'un pouvoir emprunté. Ainsi quoiqu'elle eût bientôt aperçu les entreprises et les intrigues de sa rivale, elle n'en craignoit pour elle-même aucun mauvais succès; mais sa prévoyance l'allarmoit pour son fils. Il n'avoit encore que huit ans, et elle voyoit avec douleur que si elle venoit à lui manquer, avant que son père l'eût affermi dans la succession de sa couronne, le sort de ce jeune prince seroit livré à la téméraire Dalquo. Les al-

nés étoient en Égypte les héritiers naturels du trône : mais le choix du père étoit d'un grand poids ; et l'histoire fournissoit plus d'un exemple de la préférence d'un second ou d'un troisième fils au premier. Quelquefois même cette incertitude avoit fait naître entre les frères des querelles, dont le sort des armes avoit seul décidé. Ainsi, bien que la reine n'eût alors aucun pressentiment de maladie, la pensée d'un avenir douteux la jeta dans l'inquiétude. C'est pourquoi, recommandant son fils par les prêtres à toutes les divinités de l'Égypte, elle s'appliqua encore plus fortement à remplir ses devoirs, pour engager le ciel à seconder des intentions aussi légitimes que les siennes. Mais la vraie récompense des bons n'est que dans le sein des dieux qui ne les favorisent pas toujours dans le cours de cette vie mortelle. Les applications continuelles de la reine, un travail qui passoit les forces de son tempérament, peut-être même la trop grande crainte de tomber malade, lui causèrent au bout de quelque temps une indisposition légère d'abord, et qu'elle dissimula pendant les premiers jours, dans l'espérance de la surmonter : mais la fièvre

se rendant plus forte , la maladie fut bientôt regardée comme sérieuse. L'image qu'elle se fit alors de l'état de son fils la jeta dans la dernière désolation. Ah ! malheureuse , disoit-elle , tout ce que j'appréhendois va m'arriver. Pourquoi faut-il que je sois nécessaire à mon fils ? Quoiqu'à la fleur de mon âge , je connois assez les amertumes de la vie pour la quitter sans regret , s'il ne s'agissoit que de moi : mais hélas ! c'est moi qui meurs , et c'est moi qui pleure mon fils. Ces paroles étoient suivies d'un torrent de larmes qui aigrissoient son mal , sans soulager son affliction. En vain ses femmes éplorées qui avoient soin de soustraire le jeune prince à sa vue , tâchoient de l'appaiser par leurs discours et par leurs prières : ah ! je conçois , disoit-elle , par l'embarras de vos discours , et par la dureté avec laquelle vous me cachez mon fils , que je suis déjà condamnée et qu'il n'y a point de guérison à espérer pour moi. Aussitôt son agitation devenant plus vive : mon fils , mon cher fils , s'écrioit-elle , que tu me rends la mort terrible ! la mort qui met fin à toutes les peines commence les miennes , et je ne jouirai pas même de la paix du tom-

beau. Eh! madame, lui dit alors la plus respectable de toutes les femmes, que la naissance, la vertu et le zèle attachoient à elle, à quoi pensez-vous? Ne voyez-vous pas que vous abandonnant, comme vous faites, à l'excès de vos regrets, vous rendez mortelle une maladie qui n'est que dangereuse? mais, ce qui est encore plus condamnable, vous offensez la providence des dieux souverains arbitres de votre destinée et de celle de votre fils. La vertu, madame, dont vous avez fait profession jusqu'à ce jour, n'est parfaitement reconnaissable, que lorsqu'elle s'exerce dans des occasions difficiles comme celle-ci. Hé bien, dit la reine, j'accepte vos avis, et je me sou mets absolument à la volonté des dieux. Avertissez-moi seulement quand j'approcherai de mon terme, afin que je prenne les dernières mesures à l'égard de mon fils, dont il me semble que la fortune réglera celle de l'état. Cette femme dont l'amitié étoit solide et courageuse, ayant promis à la reine ce qu'elle demandoit, Nephté fit dès ce moment un puissant effort sur elle-même, pour mettre ses sens dans un calme dont ils ne sortirent plus, mais qui accabloit le

fond de son ame d'un nouveau poids. Cependant les plus grands médecins du royaume, qui en Egypte étoient du collège des prêtres, s'étoient déjà assemblés dans le palais, par l'ordre même du roi; quoique pour se dispenser de l'affliction, il supposât toujours que la maladie de la reine étoit peu de chose. L'Egypte, mère des sciences et des arts, prétendoit surtout avoir donné naissance à la médecine. Esculape, un des fils de Ménès, avoit régné à Memphis même, comme nous l'avons déjà dit, pendant que son frère Mercure régnoit à Thèbes; et les six volumes (1) que le premier avoit composés sur la médecine, joints aux trente-six autres, où Mercure avoit donné les principes de toutes les autres connoissances, formoient ce fameux trésor de doctrine où les prêtres se vantoient d'être instruits par les dieux même. Quoi qu'il en soit, ces médecins véritablement consommés dans leur art, employoient à l'égard de la reine tout ce que pouvoient leur suggérer leurs lectures, leurs réflexions et leur expérience. Ils la traitèrent d'abor

(1) *Clem Alex. Strom. 6.*

suivant les anciennes règles, qui leur étoient prescrites sous peine de la vie : car tout médecin qui s'en écartoit répondoit de son malade ; et en cas de mauvais succès, la mort de l'un entraînoit sûrement la mort de l'autre. C'étoit-là, pour dire le vrai, un prétexte de traiter quelquefois légèrement et à la seule lettre de la loi les malades qui leur étoient indifférens : mais l'intérêt vif dont ils étoient touchés pour la conservation d'une reine telle que Nephté, et les gémissemens de tout un peuple qui leur recommandoit leur souveraine qu'ils appeloient leur mère, les engagèrent bientôt à chercher quelques nouveaux remèdes. Ils les déguisoient à la vérité sous d'anciens noms, ou ils trouvoient moyen de les autoriser par quelques-uns des exemples innombrables dont leurs livres étoient remplis. Ils se tenoient même tour à tour à la porte du palais, pour écouter tous ceux qui auroient des avis à proposer pour la guérison de la reine. Ils en jugeoient ensuite dans leurs consultations particulières. Mais il étoit important pour eux dans une occasion si délicate de suivre du moins en partie une ancienne coutume, selon

laquelle plusieurs mettoient leurs malades devant la porte de leurs maisons ; pour s'informer des passans s'ils avoient quelques remèdes contre la maladie dont il s'agissoit.

D'un autre côté , les temples des dieux étoient ouverts jour et nuit à l'affluence des peuples qui alloient sans cesse de l'un à l'autre demander la santé de la reine (1). On commençoit par le temple de Vulcain , bâti par Ménès , l'aïeul commun des rois de toute l'Égypte , et qui étoit entretenu depuis seize cents ans dans toute la splendeur , où son fondateur l'avoit mis. On passoit de là à ceux de Sérapis et de Vénus. Mais on s'arrêtoit plus long-temps dans le temple des trois divinités , Osiris , son épouse Isis , et leur fils Horus , à cause du rapport sensible de ces divinités avec les personnes dont la famille royale étoit alors composée. Les flots successifs du peuple innombrable de Memphis remplissoient continuellement le parvis du temple , le vestibule , la nef , et les environs du sanctuaire , quelque grande que fût l'étendue de toutes ces parties.

---

(1) *Strab. l. 17. Herod. l. 2.*

Dans le milieu du sanctuaire les trois divinités sur un piédestal très-élevé , et le tout d'un seul jet de fonte , étoient posées de manière qu'Osiris , dont la figure étoit la plus haute , tenoit devant lui Isis (1) qui tenoit de même le jeune Horus devant elle. Car ce que Strabon dit des temples de l'Égypte , vides de statues , et n'ayant au plus qu'une figure d'animal dans le milieu , ne doit pas s'entendre des temps antérieurs à l'invasion de Cambyse. Osiris avoit un soleil autour de sa tête, Isis couronnée d'un boisseau , étoit couverte d'un voile jusques vers le bas du visage. Elle portoit sous le bras gauche une urne penchée , et avoit l'oiseau Ibis à ses pieds. Horus tenoit le doigt sur sa bouche. Là de grands chœurs chantoient en musique lente , et dans le ton destiné à la tristesse , des hymnes tirés des rites anciens , et accommodés à la nécessité présente.

(2) Osiris fils du temps où commença le monde ,  
Conquérant bienfaiteur de la terre et de l'onde ,

(1) Vid. *Kirch. tom. 1 , p. 113.*

(2) Ceci est conforme aux inscriptions des colonnes d'Osiris et d'Isis , dont parlent Diodore , l. 1. Apulée *Metam. l. 11 , et autres.*

Rejeton de nos dieux, et souche de nos rois,  
 Epoux d'Isis; sauvez d'un arrêt trop sévère  
 L'épouse, le conseil d'un roi qui vous révère,  
 L'appui du trône et de vos lois.

Isis, ô vous, déesse unique, universelle,  
 Que le mystère cache et le bienfait décèle,  
 Même divinité sous cent noms, en tous lieux,  
 Souveraine des bords, où croit et se resserre  
 Cette eau, source de vie et vrai sang de la terre  
 Que votre urne verse des cieux.

Isis, de notre reine origine et modèle;  
 Si, comme à votre culte, à vos vertus fidèle,  
 Elle a su rappeler votre règne à Memphis,  
 Laissez à tant de pleurs remporter la victoire.  
 En défendant Nephté, défendez votre gloire,  
 Son époux, son peuple, et son fils.

Horus, dieu du Silence acquis par la sagesse,  
 Vous, qu'on dit protéger l'innocente faiblesse  
 De tout être qui tend à sa maturité;  
 Au prince encore enfant, votre sang, votre image,  
 Conservez un secours qu'à vous même à son âge  
 Votre mère Isis a prêté.

Cet hymne, et d'autres semblables,  
 se répétoient pendant les sacrifices que  
 les prêtres, en robes de lin, avec des cou-  
 ronnes de lotos sur leur tête rasée, et une  
 chaussure faite de la plante de Papyrus,  
 offroient continuellement sur trois autels  
 triangulaires, posés au-devant de la triple  
 statue. Ces hommes exténués par un jeûne  
 effroyable, qui avoit commencé avec la  
 maladie de la reine, et par des flagella-

tions sanglantes dont ils accompagnoient leurs invocations, ne suffisoient qu'à peine, quelque nombreux qu'ils fussent, à toutes les prières que le peuple exigeoit d'eux, ou qu'ils faisoient de leur propre mouvement.

Mais que servent les temples, et tous les vœux que l'on y fait, contre les décrets portés par les dieux? La reine, en vain docile à toutes les ordonnances des médecins, baissoit de jour en jour. Les remèdes les plus puissans qu'on lui donnoit avant même qu'elle fût à l'extrémité, pour profiter des forces qui lui restoient, sembloient n'être pour elle que des remèdes communs : et les médecins qui auroient moins appréhendé des accidens extraordinaires que le déclin insensible qu'ils apercevoient en elle, ne laissoient jamais échapper une parole d'espérance. La reine donc, se condamnant elle-même, résolut enfin d'envoyer consulter pour son fils le plus ancien oracle du monde, qui se trouvoit dans le voisinage de Memphis. C'étoit celui de Latone, nourrice d'Horus, à Butos, ville située entre le Golfe Sebennitique et le Bolbitinique, vis-à-vis de laquelle étoit l'île de Chemmis, alors

..

flottante (1). C'est ce qui a donné aux Grecs l'idée de leur île de Délos, flottante jusqu'à la naissance de son Apollon, fils de Latone. Les prêtres de l'Oracle instruits de la maladie de la reine, avoient déjà prévenu sa députation, et fait de grands préparatifs pour obtenir la réponse de la déesse. Ils l'invoquoient dans un temple très-vaste, creusé sous celui qui paroissoit au-dehors. Mais au lieu que dans les temples extérieurs les sacrifices et les cérémonies se faisoient à la vue de tout le peuple, les seuls initiés étoient admis aux mystères qu'on célébroit dans les souterrains. C'est là qu'on avoit égorgé tant de victimes humaines, surtout dans des occasions pareilles à celle-ci, et pour inviter les dieux à recevoir de jeunes personnes en échange d'un prince ou d'une princesse, qu'on vouloit sauver. Il y a peu de nations connues qui n'aient à se reprocher cette honteuse barbarie. Mais les Egyptiens, plus superstitieux encore que tous les autres peuples, l'ont poussée autrefois jusqu'à sacrifier tous les étrangers sur le tombeau d'Osiris, dans la ville d'Hé-

---

(1) *Pomp. Mela.*

liopolis. Ce tombeau s'appeloit Busiris ; et la fable en a fait un roi d'Egypte vio- lateur de l'hospitalité. Cependant Amo- sis (1) ancien aïeul de Sésostris à Thèbes, avoit eu le courage et le crédit d'abolir dans toutes les villes cette sanglante cou- tume. On substitua pour lors aux victimes humaines des figures de cire, dont les superstitions magiques ont fait depuis un grand usage.

Les prêtres députés pour l'Oracle étant arrivés en un jour à Butos avec les of- frandes magnifiques, dont la reine les avoit chargés, entrèrent dès le soir même dans le temple. Tout le peuple les ayant conduits jusques-là, on ferma les portes sur eux ; et ils attendirent l'Oracle dans l'endroit qui répondoit à cette chapelle du temple supérieur, dont parle Hérodote, laquelle étoit faite d'une seule pierre carrée, et dont l'intérieur avoit soixante pieds en tout sens. Après avoir passé dans ce lieu une grande partie de la nuit, ils en sortirent secrètement par une autre porte, et se hâtèrent de retourner à Memphis.

---

(1) Euseb. *Præpar. Evang.* l. 4, c. 16, ex Porph.

La reine qui comptoit tous les momens de leur voyage et de sa vie, les attendoit avec une impatience qui augmentoit l'ardeur de sa fièvre. Le trouble qui l'avoit agitée dans les premiers jours de sa maladie, et qu'elle continuoit de surmonter, étoit passé dans les femmes qui l'environnoient. L'arrêt de sa mort, qu'elles regardoient toutes comme prononcé, et les suites qu'elles en prévoyoiént pour leur situation et pour celle de l'état, leur causoient une douleur inexprimable. Ce n'étoit point cette affliction tendre qui naît de la séparation prochaine et éternelle d'une maîtresse et d'une amie à laquelle on s'est uniquement attaché : on croyoit voir en elles la désolation d'une famille que l'incendie de la maison qu'elle habite, et où toute sa fortune est renfermée va faire passer d'un état paisible à l'indigence ; ou la consternation d'une ville pressée par un ennemi barbare, qui va détruire sa religion et ses lois. On remarquoit sur leur visage une douleur de désespoir, qui rendoit affreuses les plus belles, et une aliénation d'esprit, que les plus fermes portoient jusques dans les services qu'elles rendoient à la reine, qui

gardoit toujours un profond silence.

Enfin , les députés arrivèrent , et ayant pris avec eux le jeune prince , et le fidèle Amédès , qu'ils trouvèrent auprès de lui , ils entrèrent dans la chambre de la reine. Là en présence de l'un et de l'autre , et de la principale de ses femmes , sans autres témoins , le chef de la députation lui rapporta ainsi l'oracle , que la suite de la vie de Séthos fera trouver si juste , qu'on soupçonnera peut-être les auteurs de ses mémoires de l'avoir fait après coup. Vertueuse épouse , généreuse mère , sage reine ; les dieux contraires et favorables vous envoient cette réponse : consolez-vous de la mort à laquelle vous êtes déjà préparée. Elle n'est malheureuse que lorsqu'elle termine une vie criminelle , et qu'elle laisse sur la mémoire de la personne morte la haine et les malédictions des survivans. Les dieux vous attendent pour vous donner la récompense due aux bonnes actions que vous avez faites , et à celles même que vous avez voulu faire. Vous vivrez dans le cœur de vos peuples , auxquels votre fils rendra un jour la félicité que votre perte va suspendre. Il ne sera pourtant pas heureux lui-même , se-

lon l'idée que les ames communes se forment de la prospérité des princes. Mais les dieux lui promettent tout ce que la vertu héroïque a de plus satisfaisant par elle-même , et tout ce que la gloire qui la suit a de plus flatteur. Né pour l'avantage des autres hommes , il sera bienfaiteur des Nations , conservateur de l'Égypte , et vainqueur de lui-même. Mais que ceux qui m'écoutent gardent un secret inviolable sur ce qui concerne le prince , et laissent passer le nuage qui couvrira sa première jeunesse.

A peine le prêtre eut-il cessé de parler , que la reine , embrassant le jeune Séthos , lui dit : Mon fils , je meurs trop contente ; les dieux ne vous enlèvent mon secours que pour donner plus de mérite et plus d'éclat aux grandes actions qu'ils vous feront faire. Soyez fidèle à la destinée qu'ils vous préparent , et remplissez tous leurs desseins. S'adressant ensuite aux prêtres : Retournez dans vos temples , leur dit-elle , et continuez vos vœux pour mon fils , que je vous ai recommandé depuis long-temps. Je vais faire marcher sur vos pas les présens que je destine aux dieux , s'ils daignent accepter ces foibles

marques de ma reconnaissance. C'étoient tous les ornemens d'une chapelle domestique qu'elle s'étoit fait construire à côté de la chambre où elle couchoit. Elle les avoit apportés de This, lieu de sa naissance, où la nouvelle de sa mort prématurée alloit bientôt terminer les jours du roi son père. Il y avoit parmi ces ornemens des statues d'or, quelques-unes d'une coudée de haut, qui représentoient les divinités communes de toute l'Égypte, et surtout Apollon qu'on adoroit particulièrement à This et à Abydos qui en dépendoit. Ayant ainsi envoyé aux dieux devant elle ce qu'elle avoit de plus cher, elle se tourna vers Amédès et lui tint ce discours : Sage et fidèle confident, le royaume ne sauroit se flatter de vous avoir pour soutien dans le ministère qui suivra ma mort ; donnez-vous à mon fils, et soyez son gouverneur et son conseil : les dieux me font croire que les vertus qu'ils lui promettent sont attachées à vos leçons et à vos exemples. Aussitôt Amédès, embrassant respectueusement le jeune Séthos : Mon prince, lui dit-il, je vous consacre ce qui me reste de force et de vie ; tous les services que je pourrois rendre à

ma patrie sont renfermés dans l'éducation que j'aurai l'honneur de donner à celui qui doit en être le maître.

Dans ce moment on vit entrer le roi qui pour ne point manquer à ses devoirs, s'étoit fait une règle de visiter la reine deux fois par jour. Seigneur, lui dit-elle en l'apercevant, l'oracle m'a condamnée. Il n'est pas convenable de recommander un fils à son père : mais enfin puisqu'il me perd, j'ose vous prier de lui tenir lieu de père et de mère. Madame, dit le roi, mon fils m'est cher par rapport à moi, et me le sera encore davantage par rapport à vous ; mais je ne désespère pas encore de fléchir les dieux sur votre propre conservation : et il sortit, en mettant la main sur ses yeux.

La reine distribua ensuite des pierres à toutes ses femmes, à proportion de leur naissance et de leur rang. La sérénité qui régnoit sur son visage avoit changé leur désespoir en de douces larmes. Enfin, revenant au jeune prince : pour vous, mon fils, lui dit-elle, voici ce que je vous ai réservé. Cette cassette renferme en pierres des richesses inestimables, qui peuvent vous soutenir en quelque état que

la fortune vous réduise. Amédès vous les gardera , ou s'en servira , comme votre tuteur. Mais ne vous défaites jamais de cette émeraude montée en cœur , que je vous ai fait porter au cou jusqu'à présent , et dont vous vous ferez une bague en quittant les habits de l'enfance. Il y a quatre ans que votre père nous fit représenter en relief tous trois sur la même pierre : lui en Osiris , moi en Isis , et vous en Horus , placé entre lui et moi. L'habile graveur coupa ensuite par son ordre cette pierre en trois fragmens , suivant la grandeur des figures. Vous portez l'un , voici l'autre qui est ma bague que j'ôte de mon doigt , et que je mets dans votre cassette. Ces deux fragmens , tirés de leur monture , se rapporteront à celui que votre père porte lui-même à son doigt. Allez mon fils , que les dieux vous protègent et me reçoivent. Séthos , pénétré de tous les sentimens dont son âge étoit susceptible , lui dit : Madame , je reçois ce que vous me donnez ; j'ai bien écouté ce que vous m'avez dit ; et quand je serai plus avancé en âge , je tâcherai de faire comme vous avez fait. La reine lui serra la main , et fit signe qu'on l'emmenât. Elle ne parla

plus; et une heure après elle rendit l'esprit.

Je n'entreprends point de représenter la désolation de Memphis et de toutes les provinces du royaume, à mesure que cette nouvelle y parvenoit. On en peut prendre quelque idée sur les larmes qu'avoit déjà fait verser la seule crainte qu'on en avoit eue (1). Les Egyptiens, dans les premiers temps, étoient fort attachés à leurs souverains, et le deuil de la maison royale étoit ordinairement pour chaque famille un deuil domestique. Ils le témoignent pendant quarante jours en public, par des habits déchirés, et dans leur particulier par des abstinences rigoureuses. Mais cette dernière perte, dont chacun craignoit pour soi les conséquences, répandoit par-tout une douleur immodérée et un trouble qui alloit jusqu'à l'excès: de sorte que les prêtres qui, dans de semblables occasions autorisoient l'affliction publique pour faire honneur à la mémoire des rois décédés, se croyoient obligés dans celle-ci de calmer les esprits et les cœurs,

---

(1) *Diodore, l. 1.*

pour conserver la décence qui convenoit, disoient-ils, à une nation policée, et pour faire rendre aux mânes de la reine un hommage plus convenable à ses vertus. Ils faisoient entendre qu'elle étoit morte en paix, et que les oracles l'avoient rassurée sur la destinée de son fils et sur celle de ses peuples. Ils alléguoient l'état de repos et de bonheur où l'on pouvoit si légitimement espérer que les dieux l'admettroient à ses obsèques prochaines. Ils tâchoient enfin, par toutes sortes de consolations, d'adoucir une plaie que le temps seul pouvoit guérir, et qu'on craignoit que le temps ne rendît encore plus sensible.

On faisoit cependant les préparatifs de la pompe funèbre. Aucun peuple n'a approché des Egyptiens en cette partie. Leurs auteurs, et même les nôtres (1), disent qu'ils ont connu les premiers l'immortalité de l'ame. Et à vrai dire, il paroît par la simplicité de leurs palais, comparée à la magnificence de leurs tombeaux, qu'ils s'occupoient plus du séjour éternel de l'autre vie, que des maisons

---

(1) *Herodote, l. 2.*

de passage qu'on habite dans celle-ci. Il faut pourtant avouer que leur doctrine n'étoit pas bien démêlée sur ce point. Car sans parler de la métempsychose que Pythagore est allé prendre chez eux, et qui faisoit passer une ame d'animaux en animaux, jusqu'à ce qu'elle rentrât dans un corps humain, au bout de trois mille ans, les plus sensés admettoient dans les enfers un lieu de peines pour les ames des méchans, et des prairies délicieuses pour celles des gens de bien. Ainsi, l'une et l'autre opinion, ou le mélange, quel qu'il fût, de l'une et de l'autre, ne laissoit dans ces tombeaux si magnifiques que le cadavre qui n'est rien moins qu'éternel, mais qui pourtant, par l'art qu'ils avoient de l'embaumer, duroit encore plus long-temps que le tombeau même.

Tous ceux qui étoient destinés à cette dernière fonction, s'étoient déjà chargés du corps de la reine (1). C'étoient des officiers du second ordre, très-respectés dans l'Égypte, par la communication qu'ils avoient des secrets du sacerdoce, quoiqu'ils ne fussent que domestiques des

---

(1) *Diodore, lib. 1, sect. 2.*

prêtres. L'opération duroit trente jours. Ayant tiré du corps, par une ouverture latérale qu'ils y avoient faite, tous les viscéres, excepté le cœur et les reins, ils l'oignoient en dehors et en dedans avec de la gomme de cèdre, de la myrrhe, du cinnamome et d'autres parfums, qui non seulement le conservoient pendant plusieurs siècles, mais encore lui faisoient répandre une odeur très-suave. Ils avoient enfin le secret de lui rendre sa première forme, de manière que le mort sembloit avoir gardé l'air de son visage et le port de sa personne. Ses cheveux et les poils même de ses sourcils et de ses paupières étoient démêlés; et ce qu'il y a de plus surprenant, ils lui redonnoient une apparence d'embonpoint, et les couleurs les plus fraîches et les plus naturelles qu'il eût eues en toute sa vie. Quelques particuliers aimoient mieux conserver dans des cabinets faits exprès, leurs parens ainsi embaumés, que de les déposer dans des sépulcres déjà faits, ou de leur en faire construire de nouveaux; et ils trouvoient une satisfaction singulière à voir leurs ancêtres avec la même physiono-

mie et la même attitude que s'ils étoient encore vivans.

Mais on n'étoit pas dans cet usage à l'égard des rois; et lorsqu'ils n'avoient pas désigné eux-mêmes leurs tombeaux, on les portoit tous, de quelque dynastie qu'ils fussent, au labyrinthe situé au midi du lac Mœris du côté de la Libye. Cet édifice qui passoit en magnificence tous les ouvrages de la Grèce mis ensemble, selon le témoignage des Grecs même, n'avoit pas été construit, comme l'a cru Hérodote, par les douze rois qui régnerent en même temps, après la retraite de Sabacon l'Éthiopien. Car celui-ci ne se rendit maître de l'Égypte que deux ou trois cents ans avant l'invasion de Cambyse; au lieu que le labyrinthe étoit beaucoup plus ancien que Sésostriis même, et avoit été élevé lorsque l'Égypte n'étoit encore divisée qu'en douze nomes. Les rois des quatre dynasties, étant tous en paix, avoient tous contribué à cet ouvrage mémorable, dont ils avoient dédié la partie supérieure au soleil, et la souterraine aux dieux infernaux. C'est ce qui a donné lieu à (1) Homère d'appeler l'en-

(1) *Odyss.* 24.

trée des enfers les portes du soleil. Les douze palais immenses qu'il renfermoit, représentoient suivant leur intention toute l'Egypte. C'est pour cela qu'ils y avoient tous marqué leur sépulture et celle de leurs successeurs dans les souterrains. Mais l'imagination des peuples, soutenue par les cérémonies que faisoient les prêtres, avant que d'introduire le corps dans ces sombres demeures où peu de vivans étoient entrés, avoit beaucoup ajouté à ce qu'il y avoit de réel. C'étoit un point de la religion de croire que les détours innumérables dont on leur disoit, comme il étoit vrai, que ces souterrains étoient remplis, conduisoient les bons rois dans un séjour délicieux; au lieu que l'entrée même du labyrinthe étoit interdite aux tyrans. En effet, dès que le corps étoit arrivé aux bords d'un lac nommé Caron, qu'il falloit traverser pour parvenir à la porte des dieux infernaux, un sénat incorruptible, composé de seize prêtres du labyrinthe sans compter leur chef, et de deux juges choisis dans chacun des douze nomes anciens, arrêtoit le mort. Là, après avoir écouté le discours du chef des prêtres qui conduisoit le roi défunt, le

chef du sénat permettoit à tous les assis-  
tans de faire contre le mort des accusa-  
tions prouvées. La sentence le faisoit ad-  
mettre dans la barque par le nautonnier  
qu'ils appeloient aussi Caron en leur lan-  
gue, ou le privoit de la sépulture. Ce juge-  
ment se faisoit par voie de scrutin, c'est-  
à-dire par des billets que les juges lais-  
soient tomber dans cette urne terrible  
dont la seule idée maintenait les ancien-  
s rois dans l'observation de la justice.

Au reste, dans quelque tombeau que  
les rois et même les particuliers fusse-  
portés, il falloit (1) toujours subir un  
examen devant des juges qui étoient tou-  
jours des hommes de la plus grande ré-  
putation de probité. On ne pouvoit le  
prendre que parmi les initiés; et le choix  
s'en faisoit à chaque fois par des gens  
tirés de toutes les classes des citoyens  
d'une ville, s'il s'agissoit d'un particulier,  
ou des sujets d'un royaume s'il s'agissoit  
d'un souverain: et les billets dans lesquels  
les noms des juges étoient écrits, s'ou-  
vroient et se comptoient devant tout le

---

(1) *Diodore, lib. 1, sect. 2.*

monde. Mais à l'égard des rois que l'on portoit au labyrinthe, toute l'Égypte, suivant la distribution des douze anciens rois, entroit dans le choix des juges. Et de plus ce n'étoit qu'au labyrinthe qu'on faisoit ce grand nombre d'autres cérémonies, d'où le poëte Orphée, que nous verrons bientôt en Égypte, et qui en fut témoin à l'occasion d'un autre roi, a tiré la plus grande partie de la description de l'enfer; telle qu'il l'a donnée dans ses vers, et qu'elle a été suivie par Homère chez les Grecs, et par Virgile chez les Latins.

Le quarantième jour depuis le décès de la reine étant arrivé, tout le monde se trouva disposé pour le départ du convoi. Les quarante lieues de distance de Memphis au labyrinthe devoient se faire dans une marche de dix jours et de dix nuits en comptant les pauses qui étoient toutes réglées. On avoit placé sous le vestibule du palais fermé au jour et éclairé de lampes, un grand char à quatre roues tout revêtu d'or. Sur le derrière du char étoit un trône à trois marches, surmonté d'une grande couronne d'or chargée de pierreries et portée par un sphynx de

même métal, qui en posoit le bord sur sa tête, et qui avoit de grandes ailes éployées. Du haut de la couronne descendoit à grand plis entre les ailes de sphynx une étoffe de pourpre en forme de pavillon chargé d'hiéroglyphes relevés en or, qui représentoient toutes les vertus. Les deux bouts du pavillon venoient se croiser sur le devant du char. Il avoit deux timons où étoient attelés quatre chevaux de front précédés de trois autres rangs de volée, ce qui faisoit en tout seize chevaux. Ils étoient tous superbement enharnachés comme en un jour de triomphe. Mais rien n'égaloit la richesse et l'élégance de l'habillement de la reine. On la posa sur son trône, assise et attachée par des cordons avec tant d'art qu'il n'étoit point de secousse qui pût lui donner aucun mouvement de corps inanimé. Outre cela toute la machine étoit suspendue entre ses brancards de manière qu'elle ne pouvoit jamais perdre le niveau; et d'ailleurs les chemins déjà très-beaux en Egypte avoient été préparés exprès pour ce voyage. En un mot ce char semble avoir servi de modèle à celui dans lequel on transporta depuis Alexandre

ort, de Babylone à Alexandrie (1). La reine qui avoit le visage et le sein découverts, mais les yeux fermés, sembloit jouir d'un doux sommeil dans le bruit du convoi qui arrangeoit aux sons redoublés des trompettes et des timbales. Quels sentimens se renouvelèrent alors dans le cœur de toutes les personnes qui l'avoient aimée, et qui l'avoient perdue de vue depuis sa mort, où depuis sa maladie : on la voyoit, on lui parloit même, elle n'étoit plus. Ceux qui lui avoient été le plus attachés vivoient long-temps de rencontrer son visage pour demeurer un peu plus maîtres de leur douleur ; et surmontés ensuite par leur curiosité et par leur tendresse ils jetoient les yeux sur elle, et retrouvant tous ses traits et toutes ses grâces, ils se détournoient aussitôt pour fondre en larmes.

Cependant la maison de la reine composée de six mille chevaux avoit déjà pris ses devants, comme laissant désormais aux prêtres la garde de sa personne. Ces officiers marchaient quatre à quatre et leurs armes renversées. Tous les ins-

---

(1) *Diodore*, lib. 13.

trumens militaires, qui jouoient d'un son lugubre, mêlés d'intervalles de silence exactement mesurés, portoient le frémissement jusqu'au fond de l'ame. Les corps de la ville de Memphis, distingués par les habits qui leur étoient propres, mais ayant par-dessus une gaze noire, suivoient ces premiers à cheval comme eux. Et dans ce nombre de gens qui faisoit déjà douze mille personnes, ils ne se prononçoit pas durant toute la marche une seule parole. Les grands officiers de la cour et les princes après eux, excepté le roi et l'héritier présomptif de la couronne, qui n'alloient jamais, du moins publiquement, aux funérailles, marchoient ensuite quatre à quatre comme les précédens, enveloppés de robes violettes, assis dans des espèces de niches couvertes de noir, posées sur des brancards, les marques de leurs dignités à leurs pieds, et portés chacun sur les épaules de huit esclaves. Ces trois nombreuses troupes s'étoient mises en marche pendant le jour; et à l'entrée de la nuit on vit paroître les femmes qui faisoient la partie la plus lugubre du convoi. Elles montèrent quatre à quatre dans soixante chars couverts par-des-

sus, et découverts par les côtés attelés chacun de huit chevaux deux à deux. Les chevaux et les chars même étoient presque ensevelis sous des étoffes de soie noire semées de larmes d'argent. Ces femmes absolument voilées ne ressembloient qu'à des ombres ; et la première dame de la reine, dans le char qui marchoit le dernier, tenoit entre ses genoux un enfant qui étant habillé et voilé comme elle, n'étoit connu de personne et étoit respecté de tout le monde. Cependant les plus intelligens pensoient bien qu'outre le spectacle du jugement des morts qu'Amédès vouloit faire voir de bonne heure au jeune prince, il n'avoit pas voulu le laisser dans le palais en l'absence de tous les serviteurs de sa mère.

Mais par un contraste dont on ne pouvoit s'empêcher d'être frappé, ces femmes dont on entendoit les sanglots et qu'on voyoit sans cesse essuyer leurs larmes sous leurs voiles, étoient immédiatement suivies de tous les instrumens employés en Egypte dans les grandes réjouissances, comme les sistres, les chalumeaux et les hautbois, auxquels répondoient par

intervalles marqués les trompettes et les timbales qui annonçoient le char de la reine. Tous ceux qui jouoient de ces instrumens , les conducteurs même du char et les douze esclaves de la personne qui marchoit à droite et à gauche , portoient des habits de fêtes , dont l'opposition avec leur tristesse et leur silence faisoit sentir vivement aux spectateurs la fausseté et la brièveté des joies humaines. La reine elle-même avoit comme une écharpe de fleurs qui , passant sur son épaule gauche , venoit se rendre sous le bras droit ; et elle tenoit en ses mains des festons qui tomboient par-dessus ses genoux jusqu'à ses pieds. Les Égyptiens vouloient marquer par-là que si la mort des personnes vertueuses est triste pour ceux qui leur survivent , elle est pour elles le commencement de leur repos , de leur bonheur et de leur triomphe. Le char de la reine étoit suivi par les prêtres en cet ordre. Le grand-prêtre de Memphis qui devoit la présenter à ses juges , étoit porté immédiatement derrière elle , étendu dans un cercueil découvert , vêtu de blanc , avec un voile blanc sur la tête et sur le visage , et dans la posture d'un mort. Tous les

autres prêtres vêtus et voilés de même s'appuyant d'une main sur un bâton augural qui étoit recourbé par le haut, et tenant de l'autre un anneau ou un cercle d'or d'où pendoit une espèce de tau, marchoient à pied sur deux files simples de cinq cents prêtres chacune, distantes l'une de l'autre de toute la largeur du chemin. Entre les deux files on portoit d'espace en espace des étendards où étoient représentés les différens dieux ou les symboles des dieux de l'Egypte, comme l'Apis de Memphis, le Colosse d'Abydus, l'Aigle de Thèbes, l'Epervier de Tanis, l'Anubis de Cynopolis, le Vase de Canope, le Bouc de Mendez, le Loup d'Hermontis, l'Agneau de Saïs, et ainsi des autres. Car il venoit des prêtres de toutes les villes d'Egypte aux funérailles des rois, lors même qu'ils avoient guerre entre eux : et la classe des prêtres non plus que celle des laboureurs et des commercans ne se sentoit jamais des divisions des états. D'un autre côté la mort des rois réunissoit les prêtres des différentes villes qui paroissent avoir de grandes disputes sur les divinités différentes et souvent contraires qu'ils adoroient. Nos historiens

en parlant de l'Égypte (1), ont dit que les rois qui avoient sous leur domination plusieurs villes de différent culte, étoient bien aises de laisser ces sortes de dissensions entre les prêtres, de peur que s'ils étoient tous d'accord, leur crédit qui étoit très-grand sur le commun des hommes, ne les mît au-dessus des rois même. Enfin tout le convoi étoit fermé par un grand nombre de chariots de bagages qui arrêtoient la foule qui suivoit les funérailles.

On traversoit fréquemment des villes grandes ou petites qu'on rencontroit sans cesse. Leur nombre sur cette route comme sur toutes les autres, étoit tel que toute l'antiquité a dit qu'il y avoit plus de villes dans l'Égypte seule que dans tout le reste du monde. C'est dans ces villes que l'on avoit placé à distances à-peu-près égales les stations du convoi; et chacun trouvoit presque à côté de lui la maison où il devoit se reposer, et d'où il sortoit pour reprendre son rang au moment qu'il falloit partir. Le char de la reine entroit sous une tente qui l'attendoit sur le chemin même en chaque station, où il étoit veillé par d'autres pré-

---

(1) Vid. *Plut. Traité d'Isis et d'Osiris*, et autres.

tres que ceux de la marche. Ce char auquel tout se rapportoit, ne marchoit jamais que la nuit et trois heures de suite, pendant lesquelles il faisoit environ deux lieues, après quoi se reposant quatre heures, il se remettoit en marche jusqu'au jour, et attendoit ensuite le soir.

Tout le convoi étant arrivé, s'étoit répandu avec ordre dans la campagne pour laisser un libre accès au char de la reine, et même au simple peuple qui avoit suivi le convoi par derrière les chariots. Il s'avançoit alors jusque sur le bord du lac Caron (1) immédiatement à côté du char dans un grand espace à droite et à gauche : et les prêtres demeuroient toujours rangés derrière le char en droite ligne. A l'approche de ce tribunal redoutable composé de juges qu'on regardoit comme les dieux mêmes, le grand-prêtre qui alloit parler pour la reine, et les personnes qui s'intéressoient à sa mémoire, sentirent une frayeur à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Car si les causes

---

(1) En comparant les relations des anciens avec celles des modernes, le labyrinthe paroît avoir été situé entre le lac Caron et le lac Mœris.

réellement bonnes deviennent quelquefois mauvaises par l'injustice des hommes, il est encore plus à craindre que les causes qui paroissent bonnes ne deviennent réellement mauvaises devant la justice des dieux.

Les juges étoient assis sur une estrade large et profonde, élevée de douze marches, autour de laquelle leurs sièges au nombre de quarante-un, formoient un grand demi-cercle. Ils étoient vêtus par-dessous de tuniques ou de vestes blanches, comme prêtres ou initiés, et par-dessus de robes rouges comme juges. Ils avoient chacun à leur cou une chaîne d'or, où pendoit un saphir sur lequel étoit gravée la figure de la Vérité (1) : et ils étoient placés en cet ordre. Le Grand-Prêtre, chef du Sénat, occupoit le fond sur un siège un peu plus élevé que celui des autres ; et il avoit à ses deux côtés les deux juges choisis dans le nome de Memphis qui n'étoient qu'initiés : Amédès étoit le premier des deux. D'abord après eux de part et d'autre étoient seize prêtres du laby-

---

(1) *Diodore, lib. 1, sect. 2, et Aelian variar. hist. lib. 14.*

rinthe, et ensuite les vingt-deux initiés choisis par les autres nomes. L'urne étoit posée sur le devant du tribunal au bord de la plus haute marche; et les officiers du second ordre étoient assis sur la seconde avec des habits convenables aux fonctions qu'ils devoient remplir après le jugement. Tout étant ainsi disposé, les chevaux du char de la reine étant dételés, les timons et le pavillon ôtés, le grand prêtre de Memphis, conducteur du convoi, monta sur le pied du char; et se tenant debout et la tête nue, il pronouça ce discours :

Inexorables dieux des enfers, voilà notre reine que vous avez demandée pour victime dans le printemps de son âge, et dans le plus grand besoin de ses peuples. Nous venons vous prier de lui accorder le repos dont sa perte va peut-être nous priver nous-mêmes. Elle a été fidèle à tous ses devoirs envers les dieux. Elle ne s'est point dispensée des pratiques extérieures de la religion sous le prétexte des occupations de la royauté; et les seules pratiques extérieures ne lui ont point tenu lieu de vertu. On aperçoit au travers des soins qui l'occupoient dans ses

conseils, ou de la gaîté à laquelle elle se prêtoit quelquefois dans sa cour, que la loi divine étoit toujours présente à son esprit et régnoit toujours dans son cœur. De toutes les fêtes auxquelles la majesté de son rang, le succès de ses entreprises, ou l'amour de ses peuples l'ont engagée, il a paru que celles qui l'amenoient dans nos temples étoient pour elle les plus agréables et les plus douces. Elle ne s'est point laissé aller, comme bien des rois, aux injustices, dans l'espoir de les racheter par ses offrandes; et sa magnificence à l'égard des dieux a été le fruit de sa piété, et non le tribut de ses remords. Au lieu d'autoriser l'animosité, la vexation, la persécution, par les conseils d'une piété mal entendue; elle n'a voulu tirer de la religion que des maximes de douceur; et elle n'a fait usage de la sévérité que suivant l'ordre de la justice générale et par rapport au bien de l'état. Elle a pratiqué toutes les vertus des bons rois avec une défiance modeste qui la laissoit à peine jouir du bonheur qu'elle procuroit à ses peuples. La défense glorieuse des frontières, la paix affermie au-dehors et au-dedans du royaume, les

embellissemens et les établissemens de différentes espèces ne sont ordinairement de la part des autres princes que des effets d'une sage politique; que les dieux juges du fond des cœurs ne récompensent pas toujours : mais de la part de notre reine toutes ces choses ont été des actions de vertu , parce qu'elles n'ont eu pour principe que l'amour de ses devoirs et la vue du bonheur public. Bien loin de regarder la souveraine puissance comme un moyen de satisfaire ses passions , elle a conçu que la tranquillité du gouvernement dépendoit de la tranquillité de son ame ; et qu'il n'y a que les esprits doux et patiens qui sachent se rendre véritablement maîtres des hommes. Elle a éloigné de sa pensée toute vengeance ; et laissant à des hommes privés la honte d'exercer leur haine , dès qu'ils le peuvent , elle a pardonné comme les dieux avec un plein pouvoir de punir. Elle a réprimé les esprits rebelles , moins parce qu'ils résistoient à ses volontés , que parce qu'ils faisoient obstacle au bien qu'elle vouloit faire. Elle a soumis ses pensées aux conseils des sages , et tous les ordres du royaume à l'équité de ses lois. Elle a dé-

sarmé les ennemis étrangers par son courage et par la fidélité à sa parole ; et elle a surmonté les ennemis domestiques par sa fermeté et par l'heureux accomplissement de ses projets. Il n'est jamais sorti de sa bouche ni un secret ni un mensonge ; et elle a cru que la dissimulation nécessaire pour régner ne devoit s'étendre que jusqu'au silence. Elle n'a point cédé aux importunités des ambitieux ; et les assiduités des flatteurs n'ont point enlevé les récompenses dues à ceux qui servoient leur patrie loin de sa cour. La faveur n'a point été en usage sous son règne ; l'amitié même qu'elle a connue et cultivée ne l'a point emporté auprès d'elle sur le mérite souvent moins affectueux et moins prévenant : elle a fait des grâces à ses amis ; et elle a donné les postes importans aux hommes capables. Elle a répandu des honneurs sur les grands sans les dispenser de l'obéissance ; et elle a soulagé le peuple sans lui ôter la nécessité du travail. Elle n'a point donné lieu à des hommes nouveaux de partager avec le prince , et inégalement pour lui , les revenus de son état ; et les derniers du peuple ont satisfait sans ré-

gret aux contributions proportionnées qu'on exigeoit d'eux, parce qu'elles n'ont point servi à rendre leurs semblables plus riches, plus orgueilleux et plus méchans. Persuadée que la providence des dieux n'exclut point la vigilance des hommes qui est un de ses présens, elle a prévenu les misères publiques par des provisions régulières; et rendant ainsi toutes les années égales, sa sagesse a maîtrisé en quelque sorte les saisons et les élémens. Elle a facilité les négociations, entretenu la paix, et porté le royaume au plus haut point de la richesse et de la gloire, par l'accueil qu'elle a fait à tous ceux que la sagesse de son gouvernement attiroit des pays les plus éloignés : elle a inspiré à ses peuples l'hospitalité, qui n'étoit point encore assez établie chez les Egyptiens. Quand il s'est agi de mettre en œuvre les grandes maximes du gouvernement, et d'aller au bien général malgré les inconvéniens particuliers, elle a subi avec une généreuse indifférence les murmures d'une populace aveugle, souvent animée par les calomnies secrettes de gens plus éclairés qui ne trouvent pas leur avantage dans le bonheur public. Hasardant quel-

quefois sa propre gloire pour l'intérêt d'un peuple méconnoissant, elle a attendu sa justification du temps ; et quoiqu'enlevée au commencement de sa course, la pureté de ses intentions, la justesse de ses vues, et la diligence de l'exécution lui ont procuré l'avantage de laisser une mémoire glorieuse et un regret universel. Pour être plus en état de veiller sur le total du royaume, elle a confié les premiers détails à des ministres sûrs, obligés de choisir des subalternes qui en choisissent encore d'autres, dont elle ne pouvoit plus répondre elle-même, soit par l'éloignement, soit par le nombre. Ainsi j'oserai le dire devant nos juges, et devant ses sujets qui m'entendent : si dans un peuple innombrable, tel que l'on connoît celui de Memphis, et des cinq mille (1) villes de la dynastie, il s'est trouvé, contre son intention, quelqu'un d'opprimé, non-seulement la reine est excusable par l'impossibilité de pourvoir à tout ; mais elle est digne de louange en

---

(1) Il y avoit dans l'Égypte vingt mille villes. *Plin. lib. 5. cap. 9*, et *Pomp. Mela. Mais Théocrite, Idil. 17*, en compte 33,339. sous Ptolom. Philad.

ce que connoissant les bornes de l'esprit humain, elle ne s'est point écartée du centre des affaires publiques, et qu'elle a réservé toute son attention pour les premières causes et pour les premiers mouvemens. Malheur aux princes dont quelques particuliers se louent, quand le public a lieu de se plaindre ! mais les particuliers même qui souffrent n'ont pas droit de condamner le prince, quand le corps de l'état est sain, et que les principes du gouvernement sont salutaires. Cependant quelque irréprochable que la reine nous ait paru à l'égard des hommes, elle n'attend par rapport à vous, ô justes dieux, son repos et son bonheur que de votre clémence.

Dès que le grand prêtre eut cessé de parler il remit son voile sur sa tête et sur son visage, et il se prosterna sur le char où il étoit, pour attendre son jugement. Tous les juges allèrent aux opinions dans le milieu du tribunal. Après avoir conféré entre eux l'espace de quelques minutes, ils se remirent à leurs places ; et le chef du sénat demanda à haute voix à toute l'assistance, si personne n'avoit rien à reprocher à la mémoire de la reine.

Quelques-uns de ceux que les réglemens les plus favorables au public avoient blessés par la situation de leurs affaires particulières, s'étoient préparés à porter des plaintes plus excusables de leur part que légitimes contre la reine. Mais ils s'étoient tous rendu justice sur les dernières paroles que le grand prêtre de Memphis avoit dites pour sa défense ; et ils furent les plus zélés de cette nombreuse assemblée à demander pour elle par leurs applaudissemens l'entrée au séjour des bienheureux. Quand la chose arrivoit ainsi, et qu'on ne formoit aucune accusation contre le roi mort, l'urne demouroit inutile, et on le recevoit comme par acclamation. Le chef du sénat ayant donc regardé tous les juges et reçu de chacun d'eux le signe de leur consentement ; il dit : Sacré ministre de Memphis levez-vous : les dieux vous ont trouvé vrais dans le témoignage que vous avez rendu à votre reine, et ils vont lui donner la récompense due aux bons rois. Puissent ses successeurs profiter de son exemple et rendre leurs peuples heureux pour se rendre encore plus heureux eux-mêmes ! Il ordonna ensuite au premier des offi-

ciers du second ordre d'aller toucher la reine de sa baguette, dont nos poètes ont fait le caducée de Mercure; et se tournant en même temps à sa droite où étoit assis Amédès choisi pour premier juge par le nome de Memphis; il lui dit: Sage ministre de votre reine; vous dont les conseils ont eu tant de part aux actions qui la font couronner aujourd'hui; allez avec le saint prêtre qui l'a amenée l'introduire dans la barque, et de-là dans le temple interdit aux impies vivans ou morts: nous allons en ouvrir les portes à votre reine, et l'y recevoir nous-mêmes. Aussitôt tous les juges se levèrent et allèrent se rendre par une route particulière au-dedans du temple des dieux infernaux. A l'égard des morts qui devoient toujours entrer par la porte du souterrain, ils ne pouvoient y aborder qu'en traversant le lac qui avoit en ce sens environ un quart de lieue, et sur lequel il n'étoit permis qu'au nautonnier Caron d'avoir une barque. Il avoit déjà reçu la reine que les officiers dont nous venons de parler avoient détachée de dessus son trône, et qu'ils avoient mise dans le cercueil qui avoit apporté le grand prêtre. Celui-ci en

entrant dans la barque avec Amédès avoit aussi selon la coutume, payé le tribut au nautonnier. Quand ils furent à la porte du labyrinthe, le peuple innombrable qui les suivoit des yeux, entendit comme le bruit d'un tonnerre qu'ils croyoient réel, et qu'ils regardoient comme un miracle qui ne manquoit point d'arriver quand on ouvroit le temple des dieux infernaux. mais au fond ce bruit n'étoit autre chose que le retentissement des portes d'airain qui en fermoient l'entrée, et qui étoit fortifié par la répercussion des voûtes et par les échos voisins.

Dès que le mort étoit entré dans le labyrinthe, le deuil général se dissipoit aussi subitement que celui d'un homme qui reverroit vivante une personne chérie qu'il auroit cru morte. L'intérêt du roi ou de la reine qu'on venoit d'admettre suivant leur pensée dans le séjour des bienheureux, étoit le principe de ce changement. Ceux même qui portoient encore le regret dans le cœur étoient obligés de le cacher sous les plus grandes démonstrations de joie. Le peuple qui passe aisément d'une passion à une autre toute contraire, et qui d'ailleurs ne demande que

des occasions de réjouissance , rassembloit dans ce retour ce que l'Égypte avoit de plus gai dans ces fêtes de pèlerinage. Les personnes de la plus haute distinction se faisoient un plaisir de se mêler avec le peuple dans la campagne et dans toutes les villes de la route : mais on les reconnoissoit aisément à la magnificence de leurs habits qu'on avoit apportés dans les chariots de bagages qui avoient suivi le convoi. On en changeoit ou dans les villes les plus voisines , ou sous des tentes superbes qui étoient dressées de toutes parts. Comme tous les Égyptiens se croyoient nobles , les hommes et les femmes de la campagne , tous d'une grande propreté , se joignoient aux princes même et aux princesses , non-seulement dans les mêmes danses et dans les mêmes jeux ; mais aux mêmes tables sous des tentes dans les prairies , ou au milieu des places dans les villes. On ne sauroit exprimer la profusion des vins et des viandes qui se consommèrent en cette occasion ; et rien ne faisoit mieux sentir l'abondance de l'Égypte et la richesse des Égyptiens. On ne s'offensoit jamais de la familiarité des discours , et tout devenoit matière de joie. Il étoit

hors d'exemple que dans cette agréable confusion il se fût jamais élevé une querelle , parce qu'on ne faisoit jamais rien dans le dessein de fâcher ou de nuire. Les grands mêmes s'attiroient d'autant plus de ces égards obligeans que la politesse inspire , qu'ils se communiquoient plus aisément à toutes sortes de personnes. Tous ceux qui excelloient dans les exercices de force ou d'adresse se rendoient par bandes , et donnoient sur la terre ou sur les canaux des représentations amusantes. On voyoit sortir des bosquets ou entrer dans les eaux des troupes de Satyres et de Nymphes dont le culte du dieu Pan avoit fait naître l'idée dans l'Égypte , long-temps avant qu'elle eût passé chez les Grecs.

Les nuits étoient encore plus brillantes que les jours , à cause des illuminations de villes qui paroissent encore plus belles de loin et dans la campagne que dans les villes même. Il n'est point de discours ni de tableau qui pût représenter leur effet , surtout le long des bords du lac Mœris , cette mer d'eau douce , ouvrage de main humaine , qui selon la plu-

part de nos auteurs (1) avoit alors cent cinquante lieues de tour, et où tous les feux étoient doublés par leur image dans les eaux. Une infinité de galères richement ornées et illuminées comme les maisons, prenoient le large dans le lac, où alloient de ports en ports selon la volonté des voyageurs qui étoient sûrs de rencontrer par tout des surprises agréables. Le concours prodigieux des passans, le son perpétuel des instrumens de musique, et les fréquens éclats de joie, faisoient que dans cette affluence de toutes sortes de plaisirs, on ne se plaignoit que de la difficulté qu'on avoit de trouver un peu de silence et de sommeil. En un mot les journées de la fête de Diane à Bubaste, ou les nuits de la fête de Minerve à Saïs qui se célèbrent encore tous les ans, mais avec moins d'éclat que de licence, ne sont qu'une foible image de ce qui se passoit au retour du labyrinthe, dont la cérémonie attiroit avec un peuple innombrable ce qu'il y avoit de plus considérable dans l'Égypte.

---

(1) *Diodore* lui donne 5600 stades de tour; 24 stades faisant une lieue de 3000 pas.

(1) La beauté du climat en cette contrée favorise extrêmement ces sortes de fêtes. Dans le printemps surtout où l'on se trouvoit alors, la sérénité des jours est aussi constante que la fraîcheur des nuits ; et pour dire encore plus, l'hiver y diffère très-peu de l'été. Il est vrai que les quatre mois de l'accroissement et du décroissement du Nil comparés au reste de l'année fournissent deux spectacles très-différens. Car dans ces quatre mois ou environ, toute la campagne inondée fait paroître les villes comme des îles de diverses grandeurs qui s'élèvent au milieu des eaux : et dans le reste de l'année, au lieu de ces eaux on voit ou des jardins couverts de toute espèce de fleurs au printemps, ou des champs remplis de tous les fruits de la terre en automne. Ces jardins ou ces champs sont entourés de petits canaux qui naissent d'autres plus grands, comme ceux-ci naissent de plus grands encore, jusqu'à ce qu'on arrive à ceux qui sortent immédiatement du Nil, et qui ressemblent à des rivières, parce

---

(1) *Vid.* l'Égypte de Paul Lucas, corrigée et rectifiée par M. l'abbé Banier.

qu'ils sont destinés à environner de grandes provinces , pour se distribuer successivement jusques autour des terres des moindres particuliers. Les funérailles ne se faisoient jamais dans le temps de l'inondation , et on ne les différoit qu'en ce cas. La fête du retour étoit toujours plus longue du double que la marche du convoi : de sorte que le roi de Memphis ne reçut en cérémonie la nouvelle de l'ensevelissement de la reine que le trente-unième jour après son départ.

FIN DU PREMIER LIVRE.

## LIVRE SECOND.

Si Daluca avoit obsédé le roi lors même qu'elle ne pouvoit se flatter d'aucune espérance prochaine, on peut bien juger qu'elle avoit redoublé ses empressemens depuis la mort de Nephté qui, par l'indolence de ce prince, laissoit le gouvernement vacant. Comme Amédès ne tenoit pas immédiatement d'Osoroth la part qu'il avoit eue au ministère, il en avoit abandonné toutes les fonctions, avant même de partir pour le convoi de la reine auquel il devoit assister comme juge. Le roi que Daluca ne qui étoit jamais, et qui, dans les premiers temps du deuil, avoit eu plus d'occasions de se trouver seul avec elle, s'étoit accoutumé à lui communiquer les affaires qui revenoient à lui malgré qu'il en eût, et à lui confier l'exécution de ce qu'ils avoient décidé ensemble. Ce foible prince qui avoit joui du repos que la sagesse de Nephté lui avoit procuré, comme on jouit de la santé sans en connoître le prix, regardoit un gouvernement tranquille comme une chose aisée par elle-

même, et dont tout le monde étoit capable ; ou s'il supposoit qu'elle demandât quelque talent, il fut tenté de croire que la hardiesse et la vivacité de Daluca remplaçoient avec avantage les vertus modestes et sérieuses de Nephté. Ainsi, au lieu que le seul hasard de la convenance lui avoit présenté la feue reine pour se décharger sur elle de la conduite de son royaume, ce fut par une espèce de choix qu'il la remit solennellement à Daluca qui n'avoit aucun titre pour y prétendre. Il lui conseilla néanmoins en particulier de consulter Amédès dans les doutes qu'elle pourroit avoir. Daluca lui répondit que la feue reine ayant chargé Amédès de l'éducation du jeune prince, cet emploi suffisoit pour l'occuper tout entier ; et elle ajouta malignement qu'elle se feroit aider par des ministres encore plus dévoués qu'Amédès aux volontés du roi.

La nouvelle régente, en prenant en main le timon de l'état, montra d'abord toute l'assurance avec laquelle on voit souvent les personnages les plus indignes se porter pour successeurs du mérite le plus éminent. Cependant l'aversion que le public témoignoit assez visiblement pour

elle, et la mention honorable que l'on faisoit sans-cesse de la feuë reine, la désoloient au fond de son ame; et elle n'avoit jamais cru que l'entrée dans la souveraine puissance pût être si désagréable. Cela même jeta dans son esprit, dès le commencement de son administration, une aigreur qui devoit devenir plus funeste avec le temps; et cette femme qui, dans la plus foible espérance de sa grandeur future, distribuoit quelquefois des bienfaits chimériques à ses amis familiers, sans parler jamais de faire du bien au public, dès qu'elle fut en place, ne songea plus à en faire à personne. La haine qu'elle acheva d'établir par-là dans le cœur des courtisans et des peuples, la fit penser plus sérieusement au projet qu'elle avoit déjà conçu d'épouser le roi, et d'acquérir le titre de reine. C'étoit même le penchant secret du prince; mais il étoit inusité jusqu'alors chez les rois d'Égypte de se mésallier; et cette précaution les avoit engagés à épouser leurs propres sœurs, lorsqu'ils ne trouvoient pas des princesses convenables dans les cours voisines. Cette coutume étoit demeurée parmi eux indépendamment de ce prétexte; et

les Ptolémées, quoiqu'originaires de la Grèce, s'en sont prévalus.

Quelque soin que prit le roi d'écarter tous les avis qui se présentoient à lui, et de n'être point instruit de ce qui se passoit dans l'intérieur de son royaume, il ne put ignorer que le choix qu'il avoit fait de Daluca, pour lui confier son autorité, avoit alarmé tous ses sujets. Mais l'ambition de cette femme qui sentoit l'empire déjà invincible qu'elle avoit pris sur lui, la porta à employer pour monter au trône le motif même qui devoit lui faire ôter le ministère. Elle fit entendre à Osoroth en versant à propos quelques larmes, que les bontés dont il l'avoit honorée et l'attachement qu'elle marquoit pour lui seul, avoient excité l'envie contre elle. Elle lui faisoit observer, que son zèle pour la personne du roi avoit commencé dans un temps où l'on ne pouvoit la soupçonner d'aucune vue pour l'avenir. Aujourd'hui même, ajouta-t-elle, où mes ennemis craignent que le temps ne soit arrivé de recevoir quelques récompenses de mon affection désintéressée, je les abandonne toutes; et je consens que ma fidélité devienne inutile pour votre

service. Je ne me suis chargée de la conduite de votre état que de peur de vous la voir remettre à quelques ennemis secrets du pouvoir absolu qui réside en vous ; mais vous êtes toujours le maître de vous abandonner à eux. J'avouerai même, continua-t-elle d'un ton plus ferme, que je mets à un prix trop haut la continuation de mon ministère. Les censeurs du gouvernement ayant osé faire parvenir leurs plaintes jusqu'à vous, il faut leur donner gain de cause en m'éloignant de la cour, ou les confondre en me comblant de nouveaux honneurs. Sans renoncer à l'amour que j'ai pris pour vous, ce qui me seroit impossible, je renonce dès à présent à toutes les fonctions que vous m'avez fait prendre, si vous ne les accompagnez de la dignité suprême qui a fait toute la facilité et toute la gloire de l'administration de la feuë reine. La nouveauté de l'exemple fera connoître à tout le monde que vous êtes capable d'une résolution ferme et d'un coup d'autorité. Le roi qui avoit été combattu jusques-là par la considération de son honneur propre et des intérêts de son fils, céda par un faux sentiment de courage à sa véri-

table foiblesse, et confirma par un mariage si peu convenable le pouvoir qu'il avoit donné mal à propos à une femme qui alloit accabler sa vieillesse de soucis et de troubles. C'est ainsi que la plupart des princes ne connoissent point d'autre remède aux fautes qu'ils ont faites que de les soutenir par de plus grandes.

Il est vrai qu'Osoroth ne laissant pas de sentir l'irrégularité de son choix, et Daluca l'infériorité de sa naissance, ils n'osèrent tourner en fête le sujet du mécontentement public. Les noces et le couronnement se firent sans beaucoup de cérémonies. La reine même eut d'abord quelque peine à s'accoutumer à l'éclat d'un rang infiniment supérieur à elle. Mais son orgueil se releva bientôt par la naissance d'un fils, dont elle commença dès-lors à préparer l'élévation. Comme elle ne pouvoit la porter au point qu'elle desiroit qu'au préjudice du jeune Séthos, elle conçut qu'elle auroit de la peine à faire passer les injustices et peut-être les crimes dont elle prévoyoit avoir besoin, tant qu'il régneroit, à la cour et parmi les principaux de l'état, un certain esprit d'équité, de raison et de règle qui s'y

étoit établi depuis plusieurs rois. Ainsi elle forma le projet de corrompre d'abord la cour; espérant avec raison qu'une cour corrompue lui fourniroit bientôt pour les grands postes, ou des hommes vils qui ne la contrediroient point, ou de méchans hommes qui la seconderoient. Mais ce qui marquoit en elle une intelligence très-fine pour le mal, elle comprit qu'un moyen assez déguisé et en même-temps très-sûr de corrompre la cour en peu d'années, étoit d'y introduire autant qu'elle pourroit, la dissipation et la légèreté de l'esprit. Elle savoit déjà par quelques expériences particulières que des hommes ennemis de toute attention et de toute occupation, et livrés uniquement à leurs fantaisies et à leurs plaisirs, quand même ils auroient eu d'abord cette probité commune qui ne coûte rien, n'ont aucune défense contre les vices qui leur présentent quelque utilité. La vertu ne prend jamais racine dans une ame frivole, et les occasions la trouvent ou la rendent capable de tous les crimes. Daluca jugea donc que pour commencer l'exécution de son dessein, il falloit bannir peu à peu des assemblées et des conversations qui se

formoient dans le palais sur la fin du jour, les propos des gens sensés, pour n'y laisser que des entretiens oiseux; et qu'il importoit sur-tout de changer en vains amusemens les exercices aussi nobles qu'utiles des jeunes seigneurs égyptiens. Mais avant de dire par quelle voie elle introduisit ce premier dérèglement qui devoit être la source de tous les autres, je crois qu'il est à propos de donner ici une idée des mœurs de cette nation par rapport au commerce d'esprit et de sciences qui régnoit chez elle, et au soin qu'elle avoit d'entretenir tout ce qui peut ennobler le cœur, enrichir l'esprit et fortifier le corps (1). Ce détail sera en même-temps un plan général de l'éducation du jeune Séthos, de laquelle nous parlerons ensuite plus particulièrement.

Les Grecs étoient encore barbares par la coutume qu'ils avoient d'enfermer leurs femmes, par l'éducation plutôt féroce que guerrière qu'ils donnoient à leurs enfans, et par la préférence qu'ils faisoient de la

---

(1) Ces expressions se trouvent dans Bossuet au sujet des Egyptiens. Discours sur l'Histoire universelle.

force corporelle aux vertus de l'ame, lorsque les Egyptiens, à la faveur d'un gouvernement uniforme et toujours sage, avoient déjà acquis une politesse qui tenoit beaucoup moins à des cérémonies fatigantes qu'à de grands principes de douceur et de discrétion. Les connoissances humaines étoient la vraie source de cette politesse ; et comme elles étoient fort anciennes dans l'Egypte, elles avoient formé de bonne heure les mœurs de cette nation. En effet, on a remarqué que la politesse n'est jamais entrée chez aucun peuple que par les lettres. Les Romains ne sont devenus polis que depuis qu'ils ont participé aux sciences de la Grèce ; comme les Grecs eux-mêmes ne l'étoient devenus que par la communication qu'ils avoient eue des sciences de l'Egypte. Quoique ceux qui se livrent à l'étude ne soient pas toujours polis eux-mêmes, ce sont eux néanmoins qui par leurs ouvrages de philosophie, d'histoire, de morale et même de poésie, ont toujours jeté les vrais fondemens de la politesse parmi leurs concitoyens.

Le palais du roi qui faisoit le fond d'une grande place vis-à-vis le temple des

trois divinités, étoit à Memphis le théâtre de toutes les sciences et de tous les beaux arts. Nous avons déjà remarqué que les anciens rois d'Égypte employoient plus volontiers leur magnificence aux édifices qu'ils devoient habiter après leur mort, qu'à ceux qu'ils habitoient pendant leur vie. Suivant ce principe, leurs palais n'offroient rien ni en eux-mêmes, ni dans leurs ornemens, de ce qui ne va qu'au faste et au luxe. Mais, en récompense, on n'y avoit rien négligé de tout ce qui dépend de l'intelligence des arts; et ils ne sembloient avoir été construits et décorés que pour exercer tous les talens, et pour conserver toutes les connoissances des hommes. Les jardins du roi de Memphis, par exemple, renfermoient tout ce que l'Égypte avoit jamais produit de genres et d'espèces de plantes connues, et même les plantes singulières que leurs voyageurs avoient apportées des climats les plus reculés, surtout depuis les conquêtes de Sésostris. Mais, outre cela, on avoit ménagé pour le plaisir de la vue tout l'avantage que l'ordre et l'arrangement pouvoient prêter à cette immense variété de plantes. Le choix des

plus belles fleurs qu'on admet seules aujourd'hui dans nos parterres, n'offre point un spectacle égal à celui de plusieurs grands compartimens, où l'on voyoit en plates-bandes séparées toutes les fleurs simples ou composées qui s'épanouissent en forme de roses, d'œillets ou de lis, ou dont les feuilles prennent la figure de vase, de parasol ou de campanes, ou enfin dont les couleurs sont uniques ou mêlées.

On avoit planté sur les ailes du parterre les vingt espèces de palmiers dans un seul rang de part et d'autre ; l'un de palmiers à fleurs ou de palmiers mâles, et l'autre de palmiers à fruits ou de palmiers femelles. On croyoit cette correspondance nécessaire pour féconder les femelles par les poussières des fleurs des mâles que le vent leur apportoit ; distinction de sexe qui, plus sensible dans les palmiers, convient peut-être à bien d'autres plantes. Il n'y avoit point dans le parterre d'autre couvert que les deux rangs de palmiers, parce qu'on pouvoit aller à l'ombre, sous deux terrasses suspendues en arcades, jusques au fond des jardins. Le parterre étoit terminé par

deux grands bois que la continuation de la grande allée tenoit séparés, et qui étoient traversés par une infinité d'autres allées que le soleil ne perçoit jamais. Ces deux bois étoient composés de tous les arbres qu'on appelle stériles, depuis l'humble bruyère jusqu'au superbe cèdre. Et comme les plus bas étoient les premiers à commencer du côté du parterre, leurs sommets assemblés, vus des fenêtres du palais, présentoient un talus ou glacis, qui, par la faveur du climat, conservoit sa verdure toute l'année. Derrière ce bois, on trouvoit toutes les plantes potagères ou légumineuses. A côté et au-delà, on avoit dressé en espalier ou planté en plein vent tous les arbres fruitiers. Mais comme ils n'étoient pas là pour fournir les tables, et qu'on n'avoit pensé qu'à l'étendue de la botanique, il n'y avoit de la plupart que ce qu'il en falloit pour qu'aucune espèce ne fût omise.

Les prêtres qui étoient les ordonnateurs et les intendans de ce jardin, y venoient par-dessus une colonnade qui commençoit à leur maison derrière le temple, et qui, bordant la grande place le long du fleuve, suivoit encore en-dehors

toute l'aile septentrionale du palais, et descendoit de ce côté-là dans le parterre. Ils avoient fait dessiner et colorier tous ces arbres et toutes ces plantes; et on en trouvoit toutes les figures dans une de ces salles du palais qui étoient ouvertes à tous les curieux, et même aux étrangers. Ces figures alloient beaucoup au-delà des plantes du jardin, puisqu'elles en représentoient un grand nombre d'autres invinciblement attachées aux lieux où elles croissent. Mais on avoit en nature tout ce qu'on en pouvoit avoir; comme des coraux, des madrépores, des litophytes, et autres plantes marines ou pierreuses. Tout étoit là enfin dans une distribution de genres et d'espèces qui formoit une science. Les plantes encore inconnues avoient en quelque sorte leur place déjà marquée: et la botanique paroissoit être complète, indépendamment de son détail qui, selon les apparences, ne le sera jamais.

Mais comme les recherches des Egyptiens ne se bornoient pas à cette partie, on voyoit en des armoires grillées de ce métal, or et argent, qu'on appelle *electrum*, des essais de toutes les produç-

tions naturelles. Les plus simples devenoient curieuses par les classes sous lesquelles on les avoit arrangées. Cette réunion faisoit honneur, pour ainsi dire, à la nature, de la multitude et de la variété de ses présens; et ses richesses ainsi rassemblées sous leurs noms propres et sous les inscriptions qui les distinguoient, paroissoient en quelque sorte plus nombreuses que dans la nature même, où elles sont ordinairement éparses et ignorées. On comprenoit dans cet ordre toutes les substances recueillies sur la surface ou dans les entrailles de la terre, telles qu'elle les donne, ou qui n'avoient essuyé d'opérations que celles qui les nettoient et les purifient. Ainsi on avoit là, outre toutes les espèces de concrétions, de congélations et de cristallisations, toutes sortes de fossiles, de minéraux et de métaux, et les mêmes selon tous les progrès et tous les degrés où ils reçoivent différens noms. On prenoit là les notions de tous les sucs solides ou liquides qui sortent par exsudation des plantes ou d'autres corps. La plupart de ces sucs étoient des aromates précieux ou des contre-poisons souverains; trésor immense de dé-

lices dans la santé, ou de remèdes dans la maladie. C'étoit enfin là cet antre de Mercure dont parle Orphée, où se trouvoit l'assemblage de tous les biens, et d'où l'on ne remportoit jamais l'infirmité qui y avoit conduit.

De cette salle destinée à l'histoire naturelle, on passoit à celle de la chimie (1). Quelques-uns croient que cette science a pris son nom de l'Égypte, appelée autrefois *chemia*; il est certain du moins qu'elle y a pris son origine. Le fameux Mercure de Thèbes, que les Égyptiens regardent comme l'auteur de toutes leurs connoissances, a donné son nom à ce métal liquide qu'il a su tirer du cinabre, et qui se trouve précisément le même que l'argent vif qui coule dans les mines; objet de tant d'épreuves chimiques, merveille de la nature et de l'art par la différence des couleurs dont il se revêt dans ses précipités, et qui lui ont fait donner le nom de Prothée. C'est Mercure qui leur a appris à réduire les corps par la décom-

---

(1) On peut lire sur cet article l'ouvrage d'Olaüs Borrichius où il défend l'ancienneté de la chimie contre Conringius.

position en leur trois principes, le sel, le soufre et l'esprit; dont le dernier, comme le plus sublime, a retenu dans nos auteurs le nom même de Mercure. Plusieurs rois de l'Egypte avoient cultivé la chimie à son exemple, et Théophraste nous avertit que c'est de l'un d'eux que l'on tient l'azur artificiel. En imitant presque tous les mixtes, les Egyptiens avoient, pour ainsi dire, fait par l'art une seconde nature; et la chimie leur fournissoit des nitres, des vitriols, des sels toujours plus beaux et quelquefois plus efficaces que les naturels. Le philosophe Sénèque (1) assure que Démocrite avoit appris d'eux l'art d'amollir l'ivoire, et de donner au caillou la couleur et l'éclat de l'émeraude. On a du moins une preuve récente et indubitable de la force de leurs dissolvans, dans cette perle inestimable par sa grosseur, que Cléopâtre détacha de son oreille, et qu'elle fit dissoudre en un instant dans un vase de vinaigre préparé, pour la faire avaler à Marc-Antoine. Il est clair d'ailleurs que ce vinaigre n'étoit point un dissolvant

---

(1) *Epist.* 90.

corrosif, puisqu'on le pouvoit boire sans danger.

Les témoignages de l'antiquité ont été plus loin au sujet des Egyptiens ; et on a dit nettement qu'ils tenoient du fameux Mercure ou Hermès Trismégiste, le secret de la transformation de tous les métaux en or, appelé pour cette raison philosophie hermétique. On en apporte pour preuve la grandeur excessive de leurs richesses qu'une seule mine d'or qu'on leur connoît n'auroit, dit-on, jamais pu fournir ; par exemple, ce navire de cèdre de quatre cent vingt pieds de long, que Sésostris fit doubler d'argent en dedans, et d'or en dehors ; le cercle astronomique d'or massif, dans le tombeau d'Ismandès, qui, au rapport de Diodore, avoit une coudée ou un pied et demi d'épaisseur, et trois cent soixante-cinq coudées de circonférence ; un grand nombre de temples d'or dédiés, selon le même auteur, par Osiris à Jupiter, à Junon et aux autres dieux, temples assez grands pour y avoir établi des prêtres ; tant d'autres ouvrages enfin, qui quoique de marbre ou de pierre avoient coûté encore plus que ces premiers : nonobstant tout cela, l'opinion où

je suis que les parties intégrantes de tous les corps sont déterminées à leur nature depuis la formation de la terre, m'empêcheroit seule d'accorder à qui que ce soit le pouvoir de les en faire changer. Du moins ne doivent-elles pas changer par des opérations aussi imparfaites et aussi courtes que celles de l'homme, en comparaison de la finesse et de la longueur extrême de celles de la nature. Mais d'ailleurs les sages ne doutent pas que la vraie pierre philosophale dont Mercure ou Hermès est auteur, ne soit le commerce que ce premier roi de Thèbes avoit établi dans l'Égypte. En effet, ce n'est point la quantité des matières d'or ou d'argent, soit qu'on les tire des mines, soit qu'on les tire des laboratoires des chimistes, qui fait la richesse d'une nation. Les mines de la Norwège, de l'Allemagne, de l'Espagne et de l'Afrique ne rendent pas plus riches les habitans de ces contrées. C'est la circulation continue d'une quantité assez médiocre de ces matières et leur échange perpétuel avec les productions du terroir et les fruits de l'industrie, qui a procuré l'extrême abondance à des peuples qui n'ont chez eux

aucune mine d'or ni d'argent. Il faut pourtant convenir que les Égyptiens ont ardemment cherché le secret d'Hermès pris à la lettre; et l'on peut même conjecturer qu'ils n'ont acquis le savoir réel qu'ils ont eu en chimie, que par les travaux que leur a coûté la vaine recherche de l'or philosophique.

Au sortir de la salle de la chimie, on entroit dans celle de l'anatomie. Les dissections ne se faisoient que dans la maison des prêtres : mais on apportoit dans le palais les démonstrations entières et naturelles, soit des os, soit des muscles, soit des artères et des veines de la plupart des animaux de l'air, de la terre et de la mer; et l'on voyoit séparément leurs parties intérieures rendues plus sensibles par les développemens ou par les injections. Plin rapporte que les premiers rois d'Égypte ne dédaignoient pas de disséquer eux-mêmes des corps. Il est vrai du moins qu'Esculape, roi de Memphis, étant le premier auteur de la médecine, l'est aussi de l'anatomie. Mais l'Égypte ayant pris depuis une forme de gouvernement plus régulière, les fonctions furent mieux partagées, et la profession particulière

• •

des sciences fut dévolue aux prêtres ou à leurs officiers. La pratique où ils étoient d'embaumer les corps humains et même ceux des animaux, presque tous sacrés chez eux, ou dans une ville ou dans une autre, les avoit rendus extrêmement savans dans la construction extérieure et intérieure des corps animés. Les subversions de l'Égypte qui ont tiré des catacombes une infinité de momies et d'ossements, sont favorables aujourd'hui même à l'étude de cette science; et le fameux Galien, médecin de nos augustes empereurs Marc-Aurèle et Lucius Verus, exclut de la profonde connoissance de l'anatomie ceux qui ne sont pas venus s'instruire sur ces objets dans les académies d'Alexandrie, quoiqu'elles ne soient tenues aujourd'hui que par des Grecs.

L'intelligence des Egyptiens dans l'anatomie, étoit une suite de leur curiosité à l'égard des animaux vivans. Je ne parle point de la pratique commune encore dans toute l'Égypte de faire hâter d'éclore, dans des fourneaux faits exprès, les œufs des oiseaux qui servent à la nourriture des hommes; ce qui en porte toutes les espèces à une abondance prodigieuse. Mais les rois

de Memphis avoient au-delà du jardin que nous avons décrit plus haut, une ménagerie distribuée en parc et en loges pour les quadrupèdes, en canaux et en bassins pour les poissons et les amphibies, et en volières pour les oiseaux. C'étoit là que l'on donnoit de temps en temps, en forme de spectacle, les jeux de ces animaux apprivoisés et dressés à des exercices étonnans (1). On voyoit dans les canaux et dans les bassins plusieurs crocodiles nageans à fleur d'eau sous des hommes qui leur faisoient faire toutes sortes d'évolutions, ou marchant à terre conduits par une chaîne, et souvent par la voix seule de leurs maîtres. On faisoit faire les mêmes exercices à l'Hippopotame, ou cheval du fleuve. C'est un animal dont l'aspect seul est si effrayant, qu'on a cru qu'il jetoit du feu par les naseaux; et ce sont ses os que l'on montre en quelques villes de la Grèce, comme des os de géans. On a vu enfin, du temps même des Ptolémées, où les Egyptiens étoient fort déchus de leurs anciens arts, des Cynocéphales, espèce de singes dont ils ont fait

---

(1) *Plutarc. de Solertia Anim.*

les Anubis hiéroglyphiques, auxquels on avoit appris à jouer régulièrement de la guitare et de la flûte (1).

Mais il faut avouer que la curiosité ou l'adresse des Egyptiens, en ce qu'elle a de plus louable, ne répare point la honte des abus superstitieux où ils sont tombés au sujet de leurs animaux. Plusieurs villes d'Egypte ont pris leur nom des monstres qu'on y adore. Il y a une Crocodilopolis; Phippopotame est adoré à Pampremis, quoique cette ville ne porte pas son nom. Les moins insensées semblent être celles qui adressent leur culte à des animaux utiles à l'homme (2). Les Héracléotes offrent de l'encens à l'icneumon, espèce de rat de la grosseur d'un petit chien, qui tue le crocodile en se jetant dans sa gueule, après s'être enduit d'une couche épaisse de limon qu'il laisse dessécher pour lui servir de cuirasse; seul animal, ont dit les anciens, qui se fasse des armes défensives. Toute l'Egypte réveroit l'oiseau Ibis, espèce de cigogne qui délivre leurs villes de petits serpens ailés que le

(1) *Ælian. de natura Animal. l. 6, cap. 10.*

(2) *Cicero de natura Deor. l. 1.*

vent d'Afrique y apporte , mais qui est elle-même très-incommode par sa voracité et par ses immondices. On raconte que Cambyse , avant de donner contre Psamménite, fils d'Amasis, la bataille de Péluse à l'entrée de l'Égypte , borda son avant-garde d'un rang de ces oiseaux , et que les Egyptiens aimèrent mieux se laisser vaincre sans défense , que de tirer leurs flèches contre eux. Les Grecs ont reproché avec raison aux Egyptiens la bisarrerie de leur religion. Ceux-ci prétendent se justifier à l'égard des crocodiles et d'autres animaux aussi horribles , en disant qu'ils défendent l'Égypte et en rendent l'abord dangereux pour les corsaires de l'Arabie , ou pour les coureurs de la Libye. Ils rétorquent même le reproche , et disent aux Grecs (1) que les Thessaliens ont adoré une cigogne , et les Béotiens une belette. En effet, la plupart des hommes qui raillent avec tant de hauteur les superstitions étrangères , ne seu-

---

(1) *Clem. Alex. admon. ad gentes.* Ce Père même ajoute qu'il est moins honteux d'adorer des animaux incapables de crimes , que des dieux vicieux et injustes comme ceux des Grecs.

tent point le ridicule des leurs propres, quoique souvent de la même espèce.

Après avoir parcouru ce qui appartient aux sciences expérimentales, on entroit dans la première des salles destinées aux sciences de calculs. Le besoin particulier aux habitans de cette contrée de retrouver la juste mesure de leurs terres après l'écoulement des eaux du Nil, avoit engagé ces peuples, avant tous les autres, à l'étude de la géométrie; mais ils en avoient porté les spéculations bien au-delà de cet usage; et ils avoient acquis des connoissances dont la simple mesure des terres, ou la géométrie proprement dite, n'étoit plus que la moindre partie. Les canaux ou les autres limites qui séparèrent dans la suite des temps les terres des particuliers, les faisoient suffisamment reconnoître; et la géométrie étoit devenue la science des rapports de toute espèce représentés par des lignes. Les premiers élémens des mathématiques sont extrêmement anciens. On raconte que Mercure, premier roi de Thèbes, dont nous avons parlé tant de fois, étant frappé des changemens qu'un déluge universel, alors récent, avoit faits à la surface de la terre, et de l'oubli des

connoissances humaines qu'un fléau si terrible avoit emportées, chercha un expédient pour prévenir une si grande perte, au cas qu'un pareil désastre arrivât encore une fois (1). Il fit creuser aux environs de Thèbes des allées souterraines et tortueuses dont on voit encore les restes, et qu'on appelle les syringes. Il les avoit remplies de colonnes carrées ou pyramidales, dont toutes les faces étoient chargées des principes de toutes sortes de doctrines, mais en symboles hiéroglyphiques, afin que l'art même de l'écriture étant perdu, on pût les expliquer par conjecture; et que s'il échappoit quelques hommes, ils eussent du moins cette avance, et ne fussent pas réduits comme ils venoient de l'être, à la longueur des travaux que demande une nouvelle invention de toutes choses. On ajoute que Mercure lui-même avoit reçu un semblable secours de quelques colonnes antérieures au déluge, et dressées par les rois héros ou demi-dieux ses prédécesseurs.

On avoit rangé dans la salle des mathématiques à Memphis des colonnes d'une

---

(1) *Ammian. Marcel. l. 22. vid. Marsh. p. 39 et 41.*

coudée de haut, mais qui dans cette mesure avoient toutes les proportions des colonnes des syringes qui contenoient les principes de cette science. Les propriétés des nombres étoient gravées sur les premières, d'autant que leurs rapports étant sensibles par l'opération seule, ils servent d'éléments et de modèles à tous les rapports mathématiques (1). Pythagore dont les anciens ont dit qu'il s'étoit beaucoup instruit sur les colonnes de Mercure, avoit pris là l'idée de la science des nombres. Il la porta aussi loin qu'aucun des Grecs avant notre célèbre Diophante, et il est le premier d'entre eux qui s'en soit servi pour les divisions harmoniques du monochorde. Mais il en fit ensuite des applications allégoriques qui peuvent être de quelque utilité morale, mais qui n'enrichissent point l'arithmétique même. On voyoit sur d'autres colonnes les propositions élémentaires de la géométrie accompagnées de leurs figures, au-dessous desquelles étoit le nom du premier qui les avoit démontrées, et la date de la démonstration, quoique la démonstration même

---

(1) *Iamb. de myst. Agypt. l. 1.*

n'y fût pas. Ce monument formoit une histoire très-curieuse des démarches et des progrès de l'esprit humain. La science étoit indiquée, et on savoit le degré où elle étoit parvenue en chaque siècle; mais les spectateurs étoient obligés de se donner d'autres soins pour l'acquérir. Thalès y avoit vu que l'angle pris dans la circonférence du cercle et appuyé sur les deux extrémités du diamètre, est toujours droit, et c'est de la démonstration qu'il en trouva, après son retour dans la Grèce, qu'il déduisit toutes les autres propriétés du cercle, et toutes les résolutions trigonométriques, ou qui donnent les mesures des distances inaccessibles. C'étoit là que Pythagore avoit lu l'énoncé de la fameuse proposition sur l'hypothénuse du triangle rectangle comparée aux deux autres côtés (1). Ce n'est pas sans raison qu'il immola une hécatombe, pour rendre grâces aux dieux de l'avoir enfin démontrée, puisque cette proposition, et celle qui établit l'analogie des côtés des triangles

---

(1) V. Olaus Borrichius, *Hermetis Sapiaentia*, où il parle en général des connoissances des Egyptiens, chap. 8.

semblables, sont les deux pivots sur lesquels roule toute la géométrie.

Après les propositions élémentaires qui ne regardent que les figures terminées par des lignes droites ou circulaires, venoient toutes les parties de la géométrie qui ne demandent point d'autre secours. Sur ce fondement seul s'étoient élevées toutes les mathématiques employées aux besoins des hommes, aux commodités des villes et à l'embellissement de toute l'Égypte ; en un mot toute la géométrie pratique. Les principes de cette géométrie, tous écrits sur des colonnes, quoiqu'ils ne fussent pas tous copiés de celles de Mercure, et que la date de la plupart fit voir qu'ils avoient été trouvés depuis, remplissoient tout un côté de cette grande salle. L'autre étoit orné des découvertes qu'on avoit faites dans la géométrie composée ou qui traite des lignes courbes. Ces découvertes dues aux prêtres seuls, depuis qu'ils formoient en Égypte une société particulière, n'étoient plus sur des colonnes ; mais on les avoit gravées avec les figures convenables sur des tables de marbre blanc, plus hautes et plus larges que les colonnes. Les théorèmes établis et

les problèmes résolus y étoient énoncés comme ceux de la géométrie simple, sans aucune démonstration (1).

Mais rien n'égalait dans ces salles la beauté des instrumens d'astronomie. Les Chaldéens ont passé pour les auteurs de cette science ; mais ils n'étoient eux-mêmes qu'une colonie d'Egyptiens, conduite dans la Babylonie par Bélus, né en Egypte, suivant le témoignage de Diodore. Le climat de l'Egypte s'étoit trouvé favorable aux observations astronomiques, non seulement à cause d'un ciel toujours serein dont elle jouit ; mais encore parce qu'étant proche de l'équateur, elle découvre presque tout le ciel qui fait sur elle des révolutions presque droites. C'est par cet avantage du lieu, que les pasteurs qui passoient les nuits en pleine campagne, avoient été les premiers astronomes ; d'autant qu'il étoit impossible qu'ils ne

---

(1) On donnoit le nom particulier d'*Arscedonaptes*, ou plutôt d'*Arpedonaptes*, aux prêtres qui s'appliquoient aux plus hautes spéculations de la géométrie. Voyez sur ces deux mots les notes du St. Clém. d'Alex. de l'édition de Potterus, pag. 357. On trouvera dans le texte que Démocrite se vançoit d'avoir appris, avec ces hommes-là, autant de géométrie qu'ils en pouvoient savoir eux-mêmes.

remarquassent la différente hauteur des constellations aux différentes heures de la nuit, le lever successif de celles qui se dégagent des rayons du soleil pendant le cours de l'année, et la route particulière des planètes ordinairement contraire au mouvement diurne de tout le ciel. Mais lorsque des hommes plus curieux et plus pénétrants se furent saisis de cet objet, ils en formèrent bientôt la plus brillante des sciences humaines, et la seule qui fasse des prophètes infailibles. L'Égypte par sa situation semble être tellement consacrée à l'astronomie, que depuis la fondation d'Alexandrie, il n'est aucun des grands astronomes grecs qui ne soit né dans cette ville, ou qui n'y ait acquis ses connoissances et sa réputation. Tels sont Timocharis, Denis l'astronome, Eratosthène, le fameux Hipparque, Possidonius, Sosigène, et enfin Ptolémée le dernier et le plus grand de tous. Les Égyptiens ont construit les premiers des sphères suivant les deux différens systèmes du monde; c'est-à-dire, selon qu'on suppose que tous les astres tournent autour de la terre, ou que la terre elle-même tourne comme une planète autour du soleil. Quoi-

que les Grecs suivent aujourd'hui le système visible et apparent de la révolution journalière du soleil autour de nous, système auquel notre Ptolémée a donné un très-grand lustre, on ne peut pas ignorer que nos anciens philosophes tels que Thalès et Pythagore, ont cru que toutes les planètes et la terre même tournoient autour du soleil. Et comme tous deux ont été puiser leurs connoissances en Egypte, c'est une preuve certaine, indépendamment de celles que je tire de mes mémoires, que ce dernier système étoit celui des Egyptiens. Le mouvement de la terre a même été admis par des Grecs assez modernes; et Philolaüs a donné son nom à l'astronomie philolaïque, dont cette hypothèse est la base. Les deux systèmes satisfont également aux retours périodiques des astres. Mais si celui de Ptolémée suit en quelque sorte de plus près le rapport des sens, et suffit à des astronomes qui n'observent que les apparences célestes, celui de Philolaüs infiniment plus simple en lui-même, suit par conséquent la nature de plus près, et convient mieux à des philosophes. Je ne dirai rien ici de l'astrologie des Egyptiens, parce qu'ils

..

ne la communiquoient qu'à leurs initiés, et dans l'intérieur de leurs temples. Mais comme la recherche de la pierre philosophale a produit la chimie, on peut dire aussi que la vaine science de l'astrologie, dont tous les peuples du monde sont entêtés, nous a procuré les découvertes admirables de l'astronomie. Au reste les connoissances générales de ce grand art étoient communes à tous les prêtres de l'Égypte. Mais il faut convenir que ceux de Thèbes surpassoient les autres en cette partie (1) Ainsi je renvoie quelques autres particularités de cette science à l'endroit où nous aurons occasion de parler de cette fameuse capitale de la haute Égypte.

Cependant ce qui attiroit dans le palais de Memphis l'attention d'un plus grand nombre de personnes, étoient les modèles de toutes les machines qui avoient servi à niveler le terrain de l'Égypte, à y répandre les eaux du fleuve, à les élever à de très-grandes hauteurs, et à les retenir dans de justes bornes. C'est à la vue de ces machines merveilleuses, dont quelques-unes subsistoient encore du temps

---

(1) *Diodore, l. 1.*

d'Archimède, que ce fameux prince de Syracuse inventa à Alexandrie la vis hydraulique qui porte son nom (1). On voyoit aussi dans cette salle les modèles de ces puissances multipliées qui avoient tiré des carrières, transporté au loin, et placé dans les nues ces pierres d'une longueur et d'une épaisseur démesurées, qui éterniseront les travaux de l'Égypte. Enfin, tout ce que le génie avoit fourni à la guerre, soit sur terre soit sur mer, étoit là soigneusement conservé. L'astronomie jointe au génie avoit rendu les Egyptiens très-habiles dans la navigation; et les modèles des vaisseaux de toutes formes, et des instrumens propres à les construire et à les guider dans leurs routes, n'étoient pas la moindre des curiosités que nous venons de décrire.

Il est vrai que ce rare assemblage étoit, pour ainsi dire, un spectacle muet, ou qui ne parloit que par les inscriptions qui accompagnoient chaque pièce. Il faut même avouer que les étrangers n'avoient guères d'autres lumières à espérer que celles qu'ils pouvoient tirer de ces sortes

---

(1) *Diodore, l. 5, p. 217, edit. Henr.*

d'objets en quelques villes de l'Égypte, avant que Cambyse, fils de Cyrus, le plus furieux et le plus insensé de tous les conquérans, les eût ravagées. Thalès et Pythagore sont les derniers des philosophes grecs qui les aient vues avant leur destruction. Tous deux avoient demeuré en Égypte un grand nombre d'années; ils avoient eu des liaisons d'amitié avec quelques prêtres égyptiens, ils s'étoient fait tous deux initiés; et Pythagore en particulier (1) voulant l'être à Héliopolis, dont les prêtres passaient pour les plus savans dans la divination, avoit acheté ce privilège par la circoncision qu'il y falloit subir. Nonobstant tout cela leur voyage et leurs travaux leur auroient été assez inutiles, si étant eux-mêmes de grands inventeurs, ils n'avoient tiré beaucoup de conséquences du peu qu'on leur avoit communiqué (2). En effet les prêtres se croyoient obligés de manifester aux initiés étrangers certains mystères de

---

(1) *Clem. Alex. Strom. lib 1.*

(2) Philostrate, *Vie d'Apollonius, l. 1, c. 1*, dit que Pythagore, comme un excellent peintre, avoit embelli de couleurs ce que les prêtres d'Égypte n'avoient que dessiné et crayonné.

leur religion , et nullement les secrets de leurs sciences. Mais en faveur des Egyptiens, il y avoit dans le palais de Memphis d'autres salles où se tenoient ordinairement les plus grands maîtres dans les sciences, dont les principes ou les instrumens étoient exposés dans les premières. La fameuse Athènes n'a jamais fourni tant d'écoles, ni des écoles plus fréquentées, quoiqu'en celles de l'Egypte on ne reçût que des Egyptiens (1). Outre les heures où l'on donnoit des leçons régulières, les prêtres qui enseignoient seuls dans ces différentes académies, se relevoient pour satisfaire aux questions que toutes sortes de personnes leur venoient faire à tous les instans du jour. Mais ils ne faisoient publiquement ni préparations chimiques, ni dissections anatomiques, ni même observations astronomiques, pour cacher en partie aux Egyp-

---

(1) Les monumens de l'antiquité présentent si souvent l'idée de ces académies, que le P. Laffiteau, dans la vie de Jean de Brienne, *l. 2, p. 145*; ayant eu occasion de parler de Philippe Auguste, dit, qu'il avoit rendu l'université de Paris aussi célèbre qu'Athènes et Memphis l'avoient été, dans leur plus grande splendeur.

tiens même les moyens par lesquels ils parvenoient à leurs connoissances.

Quoique les Egyptiens donnassent le premier rang entre les occupations de l'esprit, aux sciences naturelles, parce qu'elles vont plus directement à l'utilité publique, ils n'avoient point négligé les connoissances qui sont l'objet de l'érudition. Les conférences s'en tenoient dans une vaste bibliothèque, que l'on augmentoit tous les jours. Sur la porte étoit écrit en lettres d'or : LA NOURRITURE DE L'ÂME; inscription plus étendue que celle de la bibliothèque de Thèbes, sur laquelle le roi Ismandès qui l'avoit formée, avoit fait mettre : LES REMÈDES DE L'ÂME (1). Aucun roi ne peut rassembler les curiosités de la nature et de l'art dans l'étendue où un seul savant peut les avoir représentées et expliquées dans ses livres; mais aucun particulier ne peut faire une collection de livres aussi ample que peut l'avoir un roi. La bibliothèque de sept cent mille volumes ramassés par les soins de Ptolémée Philadelphe, et brûlée depuis

---

(1) *Diodore, Description du Memnomium, liv. 1, sect. 2.*

malgré le vainqueur, lorsque Jules César entra dans Alexandrie, a été une merveille de l'Égypte, préférable à celles qui portent encore ce nom. A Memphis et dans les autres villes, les prêtres gardoient chez eux tous les livres qui contenoient les mystères et les pratiques de la religion, ou même l'histoire des temps héroïques, ou qui avoient précédé Ménès. Ils ne les communiquent qu'aux initiés, et il les leur interprétoient en secret; S'étant fait une maxime d'état d'ôter aux personnes du monde tout moyen de se rendre arbitres des matières de religion; les peuples, et sur-tout les femmes, n'en savoient jamais que ce que les prêtres leur en apprenoient de vive voix. Mais toute leur histoire depuis Ménès, et même les histoires étrangères qu'ils avoient recueillies aussi soigneusement que les curiosités naturelles, étoient en dépôt dans les bibliothèques royales, et montrées à tous les Égyptiens qui en demandoient communication.

(1) Les prêtres étoient en Égypte les seuls juges en matière de droit civil. Mais

---

(1) *Aelian. variar. histor. lib. 14.*

s'ils avoient quelque discussion avec les particuliers, et à plus forte raison avec le roi, c'étoient, en ce cas, les initiés assemblés qui en décidoient. Ainsi il semble que les prêtres et les initiés auroient pu se réserver à eux seuls la connoissance des lois. Cependant comme ils vouloient que ceux même qui seroient condamnés sentissent l'équité de leurs jugemens, et que d'ailleurs les particuliers doivent savoir les lois pour s'y conformer; les prêtres enseignoient publiquement la jurisprudence dans une salle du palais, et c'étoit la seule école où les étrangers fussent admis. Les Egyptiens se sont vantés à juste titre d'avoir fourni à Solon et à Lycurgue les plus belles lois, que ces deux Grecs rapportèrent de l'Égypte, l'un à Athènes et l'autre à Sparte (1). Une des plus remarquables est celle qui ordonnoit à chaque homme du peuple en Égypte de déclarer aux juges chaque année, à quoi il prétendoit gagner sa vie; et il lui étoit défendu pendant ce temps-là du moins de faire aucune autre chose sous peine de mort. Par-là chacun tra-

---

(1) *Herodote*, l. 2. *Diodore*, lib. 1.

vailloit de tout son pouvoir. Cette activité qui règne encore dans notre ville d'Alexandrie faisoit dire à l'empereur Adrien (1), qu'il n'est aucun homme dans cette grande ville qui ne soit désigné par une profession ou par un métier. Les aveugles même, ajoute-t-il, ont leur ouvrage. Il n'est pas jusqu'aux goutteux qui n'agissent, s'ils ont seulement ou les mains ou les pieds libres. Ce n'est-là qu'un exemple d'une infinité d'excellentes lois qui de l'Égypte se sont répandues chez les peuples les plus sages, et dont quelques-unes même sont reconnoissables dans le droit romain (2).

Les rois de l'Égypte avoient favorisé de tout temps ces académies, persuadés qu'ils étoient que l'amour des sciences et le repos qu'elles demandent, éloigne des esprits toute pensée de révolte et de sédition. Outre que les sciences exercent et ornent l'esprit, elles lui donnent en-

(1) *Pl. Vopiscus in Saturnino.*

(2) *Solon. Sententia adjuvat Sacerdotum Aegypti, latis justâ moderatione legibus, Romano quoque juri maximum addidit firmamentum. Amm. Marc. lib. 22. V. aussi Nicolai de Synedrio Aegyptiorum, où il compare les quatorze principales lois de l'Égypte à celles des autres nations.*

core une certaine solidité, et une certaine droiture qui empêchent ordinairement les hommes non-seulement d'être frivoles, mais encore d'être méchants. Divers princes en avoient fait l'expérience par les grands ministres, par les grands magistrats et même par les grands capitaines que ces écoles leur avoient fournis. Car pour dire ici tout ce qui appartient à ce sujet, les exercices du corps succédoient à ceux de l'esprit. Je ne parle pas seulement de lutter, de nager, de courir à pied ou à cheval, de monter le long d'une simple corde sur de hauts faîtes, et d'y marcher pour affermir ses yeux et ses pas, toutes choses importantes à la guerre, soit pour les batailles, soit pour les sièges : j'entends aussi toutes les parties de l'art militaire qui demandent de l'étude et des connoissances. On voyoit les jeunes seigneurs prendre à l'envi les distances des lieux inaccessibles, et les mesures de toute espèce de fortifications. Ils suivoient attentivement les architectes fameux dans l'exécution de leurs entreprises immenses, pour apprendre d'eux les proportions des fondemens des murs avec leurs hauteurs;

les appuis et la portée de ces voûtes aussi solides que légères, la différence des bois employés dans les charpentes, et le degré de force qu'ils tirent de leur position.

Les reines même et les dames de la cour entretenoient en eux cette noble émulation. Outre que les courses réglées, et les autres exercices de cette jeunesse florissante, leur fournissoient aux jours de fêtes ou de réjouissances publiques des spectacles très-agréables; dans les cercles qui se formoient autour d'elles, à la fin du jour, elles prenoient un grand plaisir à les faire parler, pour s'instruire elles-mêmes et se rendre dignes de la société où elles étoient nécessairement avec les plus savans hommes. Car suivant un usage aussi ancien en Égypte que la monarchie, les prêtres qui étoient si austères dans les fonctions sacerdotales, venoient fréquemment dans le palais aux heures des assemblées. Le premier motif de cette institution avoit été de conserver la religion dans l'ame des rois, et la décence dans des cours, où, contre la coutume des autres nations, les femmes étoient toujours avec les hommes. Les prêtres avoient profité eux-mêmes de cet

avantage , en prenant les manières du grand monde en échange des connoissances qu'ils y portoient. Les uns et les autres formoient enfin cet assemblage , le seul peut-être qui mérite d'être appelé bonne compagnie , c'est-à-dire , des gens de condition mêlés avec des gens d'esprit et de savoir. Ainsi on n'imposoit aucune règle aux conversations, mais elles étoient tenues par des esprits réglés , et chacun ne parlant que selon la mesure de son génie et de ses connoissances , toutes les personnes de la cour , quoiqu'en degrés différens de lumières , se rendoient presque également estimables. Les Egyptiens tenoient même pour maxime , que le bel esprit n'est pas la plus grande qualité que l'homme puisse avoir , non-seulement par rapport aux affaires d'état et de guerre , que l'on confie plutôt à des hommes sensés et exercés , qu'à de beaux esprits , mais encore par rapport au commerce de la vie , et à l'agrément de la société : de telle sorte même que les beaux esprits n'étoient considérés qu'autant qu'ils tâchoient de se donner la douceur , la modestie , et les autres qualités ordinaires des honnêtes gens. Enfin , dans une na-

tion dont tous les sujets animés par une émulation réciproque remplissoit également bien leurs fonctions et leurs emplois, l'estime véritable qu'ils avoient les uns pour les autres jetoit dans la société un charme inconnu aujourd'hui presque partout.

Cette solidité d'esprit qui paroissoit dans les occupations, et dans les conversations mêmes des Egyptiens, s'étendoit jusqu'aux matières de pur agrément. Ils aimoient les compositions élégantes en prose et en vers. Mais plus favorables en général à des hommes d'un génie ordinaire qui parvenoient à se rendre utiles par le savoir, qu'à de beaux esprits qui ne fournissoient au public que de vains amusemens; ils concilioient tout par cette maxime indubitable, que le grand homme dans les lettres est celui qui a cultivé un très-bel esprit par de très-grandes connoissances. En conséquence de ce principe universellement admis, il se présentoit peu d'auteurs qui ne se fussent pourvus de toute la lecture qui pouvoit servir de guide et de soutien à leurs propres réflexions. Il arrivoit de-là que les lecteurs trouvoient beaucoup à apprendre

dans les livres même qui ne sembloient être faits que pour plaire et pour divertir. Ceux qui veilloient sur la littérature prévenoient ainsi dans les auteurs et dans les lecteurs le goût de la bagatelle qui est l'écueil des nations polies, et qui les rend bientôt plus incapables des grandes choses que la simplicité et la rusticité même. A l'égard des poètes, on les examinoit sévèrement sur les notions qu'ils s'étoient faites des vertus et des vices; et on les désabusoit de l'opinion où on les surprenoit presque tous, que la morale fût une science que l'on a par soi-même, et sans l'avoir jamais étudiée. Mais surtout on interdisoit absolument la poésie à tout homme convaincu de mœurs basses et déréglées. Ils se garantissoient par là d'un mal public qui a toujours régné parmi les Grecs; c'est que s'il y a des écrivains décriés en leur personne, ce sont eux qui se chargent de corriger le genre humain par des satires qui n'attaquent presque jamais que des gens de mérite, qu'une juste réputation met au-dessus d'eux. Les Lacédémoniens des premiers temps, à l'imitation des Egyptiens, défendoient à tout homme vicieux

de proférer même une maxime de morale. Qu'est-ce en effet qu'un poète, qui comme nous en voyons un si grand nombre parmi les Grecs, entreprend de représenter dans ses poèmes des hommes vertueux, et qui n'ayant lui-même, ni les idées, ni les sentimens de la vertu, ne la met jamais dans son vrai jour : où, ce qui est encore plus pernicieux, qui donne un tour avantageux à des vices couverts d'une fausse apparence d'héroïsme ?

Il y avoit dans le palais de Memphis deux galeries particulières qui, non-seulement servoient d'écoles aux sculpteurs et aux peintres, mais qui de plus étoient pour les doctes le plus riche monument qu'on pût souhaiter de l'histoire de ces deux arts. A l'entrée de l'une de ces galeries, on trouvoit à droite et à gauche des colonnes de bois ou de pierre, mal taillées, à-peu-près de la hauteur et de la grosseur d'un homme. Le nom du dieu et du héros qu'on avoit voulu représenter étoit écrit sur quelques-unes ; et c'étoit là toute la sculpture des premiers temps. En avançant on voyoit la forme humaine se développer de plus en plus. Mais les

deux jambes étoient encore jointes ensemble, et les deux bras collés au corps suivant leur longueur. Peu-à-peu les membres se détachèrent du tronc et se mettoient en action. De là on arrivoit aux attitudes élégantes, et bientôt aux miracles de l'art. Car dès que l'homme a senti le bon en quelque genre que ce puisse être, il s'élève avec une rapidité prodigieuse jusqu'à l'excellent. La sculpture grecque a passé par les mêmes degrés; et Plutarque rapporte que les Spartiates appeloient *Docos* toutes les figures qu'ils avoient des Dioscures, ou des deux frères Castor et Pollux. C'étoient deux poutres<sup>(1)</sup> posées debout et liées l'une à l'autre par un bois de traverse. Dédale fut le premier qui apporta de l'Égypte dans la Grèce la pratique de mettre les bras des statues en action, et leurs jambes en disposition de marcher. Les Grecs furent si surpris de cette nouvelle attitude, qu'ils enchaînoient les statues ainsi faites, de peur qu'elles ne s'en allassent; et Platon dit que les statues liées au piédestal se vendoient plus cher que les autres, comme les es-

---

(1) *Docos* en grec signifie poutre.

claves qui n'étoient pas sujets à s'enfuir. Il y a même quelque chose de plus : car bien que sur le témoignage des Grecs qui ont vu des statues de Dédale, elles ne fussent pas, du côté de la sculpture, au point de perfection, où Phidias et Praxitèles ont porté les leurs, il leur avoit donné par quelque ressort intérieur un véritable mouvement. Aristote même, citant Philippe le Comique, assure que Dédale avoit fait en bois une Vénus qui se remuoit par le moyen de l'argent-vif qu'il avoit versé dedans. Quoi qu'il en soit de la vérité ou des circonstances du fait, ces allégations suffisent pour nous faire prendre à la lettre les figures mouvantes du bouclier d'Achille décrit par Homère, malgré les interprètes qui veulent réduire sa description à celle d'un tableau ou d'un bas-relief ordinaire, dont les figures sont représentées comme agissantes, quoiqu'elles soient réellement immobiles ; et il est aisé de s'apercevoir qu'Homère dans la description du bouclier, avoit en vue l'art de Dédale, plus célèbre encore de son temps que du nôtre. Mais rien ne fait plus d'honneur à la sculpture égyptienne, que ce trait d'histoire qui termine le premier

livre de Diodore de Sicile. Les plus fameux sculpteurs de la Grèce, dit cet auteur, se sont formés dans les écoles de l'Égypte. Tels sont Téléclès et Théodore, fils de Rœcus, qui ont fait la statue d'Apollon Pythien qui est à Samos; de telle sorte que Téléclès en ayant fait une moitié à Samos, pendant que son frère Théodore faisait l'autre à Ephèse, les deux pièces se rapportèrent si juste, que toute la figure ne paroît être que d'une seule main. Cet art particulier qui est peu connu des sculpteurs grecs, continue-t-il, est très-cultivé par les sculpteurs égyptiens: car ceux-ci ne jugent pas, comme les Grecs, d'une figure par le simple coup-d'œil, mais mesurant toutes les parties l'une par l'autre, ils taillent séparément et dans la dernière justesse toutes les pierres qui doivent former une statue. C'est pour cela qu'ils ont divisé le corps humain en vingt - une parties et un quart. Ainsi quand les ouvriers sont une fois convenus entr'eux de la hauteur d'une figure, ils vont faire chacun chez soi les parties dont ils se sont chargés; et elles s'ajustent toujours ensemble d'une manière qui frappe d'étonnement ceux qui ne con-

noissent pas cette pratique. Or les deux pièces de l'Apollon de Samos se joignent suivant toute la hauteur du corps ; et quoiqu'il ait les deux bras étendus et en action , et qu'il soit dans la posture d'un homme qui marche , il est partout semblable à lui-même ; et la figure est dans la plus exacte pondération. Enfin cet ouvrage qui est fait suivant l'art des Egyptiens cède peu aux chefs-d'œuvre de l'Égypte même.

L'autre galerie étoit destinée à la peinture. On voyoit d'abord des planches de bois blanchies , sur lesquelles les objets , tracés ordinairement en noir , étoient si mal dessinés , que le peintre même s'étoit cru obligé d'écrire à côté de chacun : c'est ici un homme ; c'est ici un cheval ; c'est ici un arbre. En avançant on trouvoit des traits qui paroissent avoir été tirés autour de l'ombre que fait un objet exposé au soleil. Dans les tableaux suivans , la perfection du dessin et le nombre des couleurs croissoit à vue d'œil. On s'en tint long-temps à quatre chez les Egyptiens , comme chez les Grecs : et l'on sait que Zeuxis , Polygnote et Timante n'en employoient pas davantage. Ce fu-

rent Echion, Nicomaque, Protogène, et enfin Apelle, qui attrapèrent avec leurs différentes teintes toutes les nuances de la nature. On voit encore aujourd'hui dans une grotte assez voisine de Thèbes des peintures du temps des anciens rois de cette dynastie d'une couleur aussi vive que si elles venoient d'être faites (1). Mais les Egyptiens les plus récents ne tombèrent pas dans le défaut que Denis d'Halicarnasse reproche aux peintres grecs modernes, lorsqu'il dit que ceux-ci ont tâché de couvrir la négligence de leur dessin, par l'abondance et par l'éclat de leurs couleurs. Les Egyptiens comparoient ceux qui préfèrent le coloris au dessin dans la peinture, à ceux qui, en matière d'éloquence et de poésie, préfèrent les pensées brillantes aux pensées justes. Cicéron le maître et le modèle de l'éloquence latine, a dit en appliquant sa réflexion à l'orateur, que nous nous lassons bientôt des tableaux qui nous attirent d'abord par la force du coloris, au lieu que nous revenons toujours à ceux qui

---

(1) Paul Luc., t. 6, p. 69.

excellent par la beauté du dessin, qui est le vrai caractère de l'antique (1).

Enfin la salle de la musique, où l'on donnoit en certains jours des concerts de voix et d'instrumens, étoit aussi le trésor des antiquités de cet art. On apprenoit là que le chalumeau, la flûte champêtre et les instrumens à vent, ont été inventés les premiers. On voyoit même d'abord la flûte à plusieurs tuyaux de longueur inégale, dont on se servoit avant qu'Osiris eût inventé la flûte simple qui rend seule tous les tons de la première. Ce héros en faisoit accompagner les hymnes qu'il chantoit en l'honneur des dieux, et les vers qui, selon Plutarque, contenoient les préceptes qu'il donnoit aux hommes qu'il avoit assemblés, et dont il vouloit adoucir les mœurs. Le même Osiris inventa ensuite la trompette et les tymbales pour animer les soldats dont il se servit dans ses conquêtes. Dans la suite Mercure trouva la lyre qui laisse au musicien la liberté de joindre sa voix et des paroles aux sons de son instrument.

---

(1) V. sur les deux art. précédens Junius de *Pictura Veterum*.

Dans quelques monumens antiques, on voit à ce dieu des lyres à sept cordes, dont on prétend que les deux extrêmes frappées ensemble formoient le diapason ou l'octave, avant même qu'on eût introduit dans le système diatonique la pénultième corde qui le rend complet. (1) Après les lyres, on monroit dans la salle de Memphis les premières tables ou les premiers corps d'instrumens qui sont si favorables pour fortifier les sons trop foibles dans une seule circonférence de bois inébranlable, comme celle qui soutient les cordes d'une lyre. On arrivoit enfin aux instrumens à manche ou à la longue touche, où les doigts formant les tous, trouvent sur un moindre nombre de cordes un plus grand nombre de tétracordes, et même d'octaves, peuvent passer indifféremment par tous les modes, et ont un champ libre pour exécuter tout ce qui se présente à l'imagination du plus hardi compositeur. Diodore n'étoit pas bien informé du fait, lorsqu'il a dit que les Egyptiens ne cultivoient pas la musique.

---

(1) Voyez l'excellent Traité de la musique des anciens attribué à M. l'abbé de Châteauneuf.

C'est au contraire chez eux que Pythagore en avoit pris le goût, jusqu'au point d'admettre l'harmonie dans les cieux, et d'en appliquer les proportions à la constitution générale de l'univers. Les Egyptiens invitoient les jeunes hommes et les jeunes filles à apprendre et même à exécuter tous les genres de musique, pour se rendre plus polis et plus agréables; et c'est à leur exemple que les Grecs ont mis la musique au nombre des parties qui entrent dans l'institution de la jeunesse.

On voit par ce foible tableau que quelque belles que puissent être les éducations particulières, elles n'auront jamais les avantages de cette éducation publique des Egyptiens. Mais ce que j'en estime le plus, c'est qu'elle n'abandonnoit pas les jeunes gens comme les éducations modernes, au sortir de l'enfance; c'est-à-dire dans le temps où leur esprit plus formé est capable de connoissances ou plus profondes en elles-mêmes, ou plus importantes pour la patrie, et lorsque d'ailleurs ils ont besoin d'être défendus contre les premières fougues de la jeunesse. Aussi voyons-nous que l'adolescence qui est le bel âge des filles, parce qu'elles sont

gardées alors plus soigneusement qu'en tout autre temps, est l'âge impertinent des hommes abandonnés à eux-mêmes, à moins qu'ils ne soient d'un excellent naturel. La légèreté d'esprit, la haine des devoirs, la perte du temps qui semble faire aujourd'hui le bon air de la jeunesse grecque et romaine, déshonorait en Égypte les jeunes gens, je dis même auprès des dames qui s'intéressoient à eux : et ce qui est le seul indice d'une cour véritablement polie, ils ne pouvoient parvenir à leur plaisir que par le mérite et par la sagesse. Mais sur-tout je n'oublierai pas de dire que les exercices, les travaux même de la jeunesse égyptienne, la savoient de cet ennui mortel, de ce dégoût universel qui poursuit nos jeunes gens jusques dans le sein de leurs débauches.

Il est vrai que dès ce temps-là même quelques jeunes hommes plus portés à se procurer des plaisirs pour le présent, que du mérite pour l'avenir, trouvoient ces occupations et même ces conversations gênantes ; et quelques femmes qui ne savoient parler que de leur tempérament, de leurs goûts et de leurs parures, étoient fâchées de ne pouvoir pas porter cet

unique sujet d'entretien jusque dans le palais, et y assujétir tout le monde. Ainsi Daluca fut bientôt secondée dans la résolution qu'elle avoit prise de discréditer ces académies savantes où se formoit un mérite importun pour elle, et de dissiper ces conversations instructives en tout genre, et dans lesquelles sur-tout les règles de la morale la plus parfaite étoient souvent discutées. L'expédient qu'elle jugea le plus convenable à son dessein fut de donner l'autorité des assemblées et l'empire des conversations aux femmes de la cour dont l'esprit lui avoit paru le plus frivole, et qui lui sembloient les plus propres à parler très-haut et très-long-temps de rien lorsqu'elles se sentiroient autorisées. La reine, sous prétexte qu'elle étoit extrêmement occupée des affaires de l'Etat, paroissoit peu dans ces assemblées dont elle détournoit même le roi, en lui fournissant le plus qu'elle pouvoit des amusemens secrets et particuliers. Ainsi réunissant rarement la cour, les cercles se formoient sans elle. Mais ayant déjà donné les premières charges de sa maison aux femmes du caractère que nous venons de marquer, elle les nommoit pour

faire à sa place les honneurs du palais, et présider de sa part aux conversations. Ces femmes, toutes de moyen âge comme elle, et qui n'avoient pris aucunes mesures pour réparer, par les qualités de l'ame, la perte des graces extérieures, étoient peu auparavant au désespoir de l'abandon où elles étoient tombées. Mais relevées alors par la faveur excessive où la reine fit semblant de les mettre, elles remplirent merveilleusement son intention, même sans l'avoir pénétrée. Elles étoient toujours prêtes à interrompre ceux qui entreprenoient de dire quelque chose de sensé ou de curieux. Mais elles en avoient rarement la peine, d'autant qu'elles parloient si continuellement, et que leurs discours étoient si frivoles et si peu suivis, qu'il n'y avoit pas un homme de sens qui trouvât jamais où placer le moindre mot. On s'apercevoit même que dans les confidences qu'elles se faisoient assez souvent en se parlant à l'oreille devant tout le monde, elles tournoient en ridicule certaines personnes de la compagnie, respectées dans le gouvernement précédent, et devenues inutiles dans celui-ci. Ces femmes s'attiroient par ces odieuses licen-

ces un mépris qui n'attendoit que la liberté d'éclorre, et qui fit diminuer dès-lors très-sensiblement les égards qu'on avoit autrefois pour elles et pour tout leur sexe. Cependant les gens d'esprit et de mérite se retiroient insensiblement de ces assemblées, où ils sentoient qu'ils étoient à charge. Par là cette cour qui étoit autrefois le centre du bon goût pour toutes sortes de matières, et le modèle de la pureté de la langue égyptienne, n'étoit plus que le séjour de l'ignorance et de l'indifférence à l'égard de tout ce qui peut servir d'objet à l'esprit et à la raison. Le langage même se remplissant de termes impropres et de prononciations négligées, devenoit un jargon de fantaisie qui, n'ayant plus de règle n'avoit garde d'en servir. Les ouvrages de ceux qui la fréquentoient dans le bon temps se reconnoissoient à une élégance juste et naturelle qu'ils avoient puisée dans le commerce des femmes polies en qui elle se trouve éminemment. Mais les beaux esprits modernes, oubliant que la langue ne peut jamais être que l'ouvrage du public, y vouloient introduire de leur autorité privée une infinité de tours et de termes bizarres, qui bien loin

d'être adoptés par l'usage, étoient évités avec un extrême soin par tous ceux qui vouloient conserver quelque dignité dans leurs écrits.

D'un autre côté, les jeunes gens qui s'apercevoient qu'il ne s'agissoit plus de probité ni de talens dans les hommes, non plus que de sagesse ou de conduite dans les femmes, mais que tout dépendoit de la faveur, abandonnoient tous les exercices de l'esprit et du corps auxquels ils s'appliquoient auparavant, pour s'attacher à ces nouvelles créatures de la reine. Le grand art étoit pour eux de leur faire retrouver à force de flatteries, les attraits qu'elles craignoient elles-mêmes d'avoir perdus, et elles commençoient à espérer que Daluca mettant leur âge à la mode, on se désabuseroit de la jeunesse. Les beautés de la Cour de Memphis y avoient fait naître de tout temps de grandes passions. Un mérite accompli de part et d'autre les avoit ordinairement formées. Le seul désir d'attirer sur soi les regards d'une personne charmante, avoit produit des efforts de vertu et de courage que le public avoit admirés, sans en connoître la première cause. Mais à l'égard des in-

trigues nouvelles (1), une conformité réciproque de mauvais goût et de mauvais choix en étoit l'origine; la débauche en étoit l'entrée, et la communication des vices entre les prétendus amans en étoit le fruit. On remarquoit autrefois que ceux qui avoient été choisis et formés par certaines femmes de la cour, étoient devenus des hommes parfaits. A l'égard de celles-ci, la beauté d'esprit ou le manque absolu de génie, étoient des qualités qu'elles ne discernoient point, et absolument indifférentes pour leur amusement; mais elles ne voyoient rien d'utile à espérer d'une probité un peu trop marquée. Autrefois les yeux les plus fins ne découvroient une intelligence de cœur entre deux personnes, qu'à une réserve plus attentive de l'une, et à une conduite plus irréprochable de l'autre. En ces derniers temps, le nouveau favori de chacune de ces femmes étoit connu de tout le monde dès le jour même; et ils étoient plus honteux qu'elles de s'en entendre faire les complimens.

---

(1) L'auteur paroît avoir ici en vue les d'ordres de la cour de l'impératrice *Faustine*, femme de *Marc-Aurèle*. Voyez l'histoire des impératrices romaines, par M. de Servies.

La reine qui suivoit de l'œil ce progrès, recueilloit déjà le fruit de son entreprise, par le mépris, la haine, et la jalousie qui animoient les courtisans les uns contre les autres. Hommes et femmes, ils étoient tous arrivés par la dissipation et la légèreté d'esprit, ainsi que la reine l'avoit prévu, à la perte totale des mœurs. Il n'étoit aucun d'eux qui n'eût déjà pris la résolution ferme de sacrifier vertu, honneur, devoir, à la moindre lueur de fortune qui se présenteroit à lui; et il n'y avoit plus que l'adversité ou même les revers les plus terribles qui pussent leur remettre du sens dans la tête et du sentiment dans le cœur. Les ministres même qui jusqu'alors étant occupés jour et nuit à leurs différens travaux, ou se délassant dans leur famille, ne sortoient de leur cabinet que pour aller au conseil du prince, ou pour donner audience au public, se croyoient obligés de faire leur cour à ces femmes accréditées; et ils mettoient à la conservation de leurs emplois, tout le soin qu'ils donnoient autrefois aux affaires de l'état. Il ne suffisoit pas, pour se maintenir auprès d'elles, d'être de leurs parties fan-

taques, de fournir à leurs plaisirs ruineux, de leur donner des repas immenses, il falloit encore céder à leurs recommandations, qu'elles n'employoient jamais que pour des causes injustes ou pour des sujets indignes. Il falloit même accepter les avis les plus pernicioeux pour le prince et pour les peuples, en considération du profit le plus léger qui leur en devoit revenir. Ainsi, quoique la reine eût laissé les choses dans un si bel ordre qu'elles pouvoient marcher long-temps toutes seules, et même résister long-temps à la plus mauvaise administration, l'état alloit à grands pas à sa ruine. La paix qui, surtout dans des royaumes d'une petite étendue comme étoient ceux de l'Égypte, ne se maintient que par les ressorts du cabinet, et par les égards, du moins apparens, qu'on a pour les princes voisins, commença bientôt à s'ébranler par la négligence qu'on apportoit à cultiver leur amitié, par le peu de satisfaction que l'on donnoit à leurs ambassadeurs, et même par l'infraction de plusieurs lois qui concernoient le repos de toute l'Égypte et sa sûreté contre les ennemis étrangers. C'est ainsi que Daluca,

dans la seule espérance de nuire à Séthos, exposoit le salut du royaume et le sien propre à toutes les conséquences d'une conduite si pernicieuse.

MAIS pendant que cette indigne reine fomentoit ainsi le désordre, le sage Amédès travailloit à former le jeune prince qui en devoit être d'abord la victime et ensuite le réparateur. Il ne lui découvroit pas en termes précis, la disgrâce où il le voyoit déjà tombé, état dont un enfant de huit à neuf ans a peine à s'apercevoir, lorsqu'on le lui déguise par quelques vaines caresses, comme Daluca le faisoit encore quelquefois à l'égard de Séthos. Mais il projeta de jeter en lui les fondemens de toutes les vertus dont il auroit besoin pour se soutenir dans la fortune la plus contraire. Il lui parloit de son auguste naissance, pour lui faire sentir, non le respect que les autres hommes lui devoient, mais celui qu'il se devoit à lui-même. Il lui peignoit, non un prince environné de peuples obéissans et de courtisans esclaves, mais un prince dépossédé par des usurpateurs, et vivant parmi des étrangers, chez lesquels il n'auroit d'au-

tre grandeur que celle de son ame et de son courage. Les questions qu'il lui faisoit , pour sonder ses sentimens ou pour exercer son esprit , rouloient presque toutes sur des situations périlleuses et délicates , dont on ne pouvoit se tirer que par l'extrême valeur , ou dans lesquelles il falloit mettre en œuvre la probité la plus parfaite. Il ne l'excluoit pourtant jamais positivement de l'espérance du gouvernement paisible du royaume dont il étoit l'héritier naturel ; mais il lui disoit que les principes de mœurs qui conviennent au danger et à l'adversité , ou plutôt que le danger et l'adversité même conduisoient aisément un prince bien né à un usage réglé et avantageux de la tranquillité et du bonheur. A l'égard de la religion de ses pères , Amédès la lui enseignoit d'une manière courte , simple et unie du côté des faits ; mais il appuyoit beaucoup sur les exemples et sur les préceptes de morale qu'il en tiroit.

On ne donne communément aux enfans des rois que des idées générales des sciences ; et il suffit en effet de les leur faire connoître assez pour les en rendre amateurs et protecteurs. Mais Amédès

souhaitoit qu'à tout événement son disciple acquît tout le mérite d'un homme privé. Il jugea même que Séthos étant encore dans un âge peu capable des grandes maximes du gouvernement, de la politique, et de la guerre, il ne pouvoit mieux employer les premières années de son institution, qu'en le faisant entrer de bonne heure dans toutes les sciences des Egyptiens. L'enfance a cet avantage propre qu'on ne sait parfaitement que les sciences et les arts dont on a surmonté les premières difficultés en cet âge : et pour ne prendre qu'en ma personne un exemple désavantageux, j'avouerai que quoique j'ai tenté d'acquérir en différens temps de ma vie les connoissances qui sont en honneur parmi les Grecs, je ne sais d'une manière dont je sois content, que lire et écrire, parce que ce sont les seuls arts dont on m'ait fait arracher toutes les épines dans mon enfance. Cependant comme les connoissances humaines sont d'une étendue à laquelle non-seulement l'enfance mais la vie même ne suffit pas, ce grand maître avertissoit son disciple qu'il ne prendroit avec lui que les premières teintures des sciences ; et que

ceux qui se contentent de ce qu'ils en ont parcouru dans ce premier âge, se doivent tenir avec une modestie sincère dans le rang des ignorans.

Amédès apercevoit de jour en jour dans le jeune prince un génie admirable. Il n'avoit point porté de jugement décisif sur l'agrément, le feu, l'esprit qu'il avoit remarqués en lui plus d'une fois dans le temps que la reine sa mère vivoit, et que la fortune la plus brillante l'environnoit de toutes parts. Ces indices sont équivoques, parce que les réparties que l'on trouve ingénieuses dans les enfans, ne sont souvent qu'un essor de la liberté qu'on leur donne, et n'ont pour sujet ordinaire que des bagatelles; et qu'ainsi l'on n'en peut rien conclure pour un temps où il faudra s'occuper d'objets solides et sérieux. Mais dans les sciences naturelles, à peine le maître pouvoit-il suivre la facilité et la pénétration du disciple; et dans celles qui sont historiques, à peine pouvoit-il suffire à son immense curiosité. Ainsi pour se soulager lui-même, et bien plus encore pour accoutumer le jeune Séthos à s'instruire seul, il l'exerçoit dans les premières, en lui donnant des difficultés à ré-

soudre et des expériences à faire ; et dans les secondes , en lui faisant lire les auteurs célèbres d'un bout à l'autre , et en lui demandant des extraits suivis de toutes les histoires. Il lui faisoit connoître par rapport aux premières les progrès de l'esprit humain et de ses connoissances de siècle en siècle ; et par rapport aux secondes les grands hommes et les bons écrivains de tous les âges qui avoient précédé le sien.

Il le menoit aussi tous les jours à certaines heures dans ces académies dont nous avons parlé plus haut. La mode n'y amenoit plus la foule ; mais par-là on étoit sûr d'y trouver l'élite de la jeunesse de Memphis , et tous ceux qui ne s'étoient pas encore laissé corrompre par l'air présent de la cour. On n'approfondit les sciences que dans son particulier ; mais le bon usage qu'on en peut faire ne s'acquiert que dans le commerce des gens d'esprit et de mérite. Outre cela Amédès , sans aucune affectation prématurée de s'opposer à la reine , étoit bien aise de faire connoître Séthos à la jeunesse du royaume qui devoit croître avec lui. Il savoit l'histoire encore récente de l'enfance de Sésostris. A sa naissance , Aménophis son père don-

na ordre qu'on lui amenât tous les enfans de son royaume nés le même jour que son fils. Leur fournissant autant de nourrices qu'il leur en falloit, et leur nommant même des gouverneurs, il leur fit donner à tous la même éducation; étant persuadé que des enfans qui auroient vécu familièrement avec leur prince dès l'âge le plus tendre, lui seroient plus attachés dans le reste de sa vie, et le serviroient mieux dans les combats. Amédès souhaitoit de plus que Séthos liât quelque commerce dans les salles du palais avec les étrangers que la réputation de l'Égypte y attiroit de tous les endroits du monde où l'on avoit quelques connoissances et quelques mœurs. Les hommes attentifs acquièrent de nouvelles lumières dans la fréquentation de ceux-même qui en ont moins qu'eux, et les Egyptiens en communiquant leurs instructions aux autres peuples s'étoient eux-mêmes beaucoup instruits. D'ailleurs comme la plupart de ceux qui venoient en Égypte y étoient amenés par le motif d'obtenir l'initiation ou par celui d'approfondir les sciences, et quelquefois par les deux ensemble, on n'y voyoit ordinairement que les plus grands hommes

des autres nations. Ces étrangers apprenoient , comme on peut croire , la langue égyptienne avec un grand soin. Mais les plus curieux d'entre les Egyptiens apprenoient eux-mêmes celles des autres peuples. Les prêtres se partageoient entre eux toutes les langues de la terre connue , pour être en état de satisfaire aux consultations qu'on leur demandoit de toutes parts. Ils envoyoit à ce dessein les plus habiles des leurs déguisés en marchands dans les états les plus éloignés. Les gens du monde destinés à la guerre et aux négociations, se bornoient ordinairement à la langue phénicienne , à la grecque , et à la punique. La première leur donnoit accès dans les principales cours de l'Asie , la seconde dans celles de l'Europe , et la troisième dans celles de l'Afrique. Mais la langue égyptienne étoit en partie la source de ces trois langues , puisque les Phéniciens , les Grecs et les Carthaginois étoient des colonies d'égyptiens. La connoissance de la langue égyptienne donnoit donc une grande ouverture pour les autres. Amédès avoit pourtant fait étudier à Séthos les premiers principes de ces dernières ; mais il lui en laissoit acquérir la perfection par

l'usage, et par les fréquens entretiens qu'il lui procuroit avec les étrangers qui lui paroissoient les plus habiles.

L'éducation de Séthos ne se bornoit pas à la culture de son esprit. Amédès exigeoit encore de lui les exercices du corps. Il profitoit même de l'abandon où il voyoit ce jeune prince de la part d'un père gouverné par une seconde femme, pour le faire passer par des travaux toujours plus laborieux ou plus périlleux, à mesure qu'il avançoit en âge. C'est une sorte d'épreuve que les parens les mieux intentionnés n'épargnent que trop à leurs enfans, et à laquelle Amédès lui-même n'auroit peut-être pas exposé un successeur indubitable de la couronne. Mais il regardoit son disciple comme devant être lui-même, ainsi qu'un particulier, l'artisan de sa fortune.

Il le faisoit aller à pied en tous les lieux voisins de Memphis, dans la double vue de l'accoutumer à la fatigue, et de lui faire remarquer les singularités de son propre pays, que l'on néglige quelquefois plus que les curiosités étrangères. Il le mena sur-tout plus d'une fois aux pyramides. On en voyoit de son temps une cen-

taine ensemble, mais de grandeurs fort différentes, à quatre milles de Memphis vers l'occident, et du côté de la Libye. Il n'y en avoit qu'en cet endroit-là et auprès de Thèbes, dans toute l'Égypte; et les seuls rois de ces deux villes à l'imitation les uns des autres avoient été curieux de donner cette forme à leurs tombeaux, ou de laisser ces monumens de leur grandeur et de leur puissance. Amédès étoit bien aise d'épuiser cet objet dont il vouloit faire tirer à son disciple plusieurs sortes d'utilités. Comme avant d'y aller, Séthos avoit entendu parler plusieurs fois de ces masses énormes, Amédès s'attendoit parfaitement à l'impression qu'en recevoit le jeune prince à leur premier aspect, et qui seroit sans doute la même qu'en recevoient les voyageurs qui viennent voir du bout de l'univers cette merveille du monde. Cette impression est toujours de les trouver moins grandes qu'on n'avoit pensé. Amédès ne manqua pas cette occasion de faire remarquer à Séthos que l'œil humain n'est jamais absolument satisfait des grandeurs qui sont arbitraires, et que pour le contenter il faudroit ce semble les porter à perte de vue. Il n'en est pas ainsi

des grandeurs déterminées par la nature ,  
comme celles des animaux ou des arbres ,  
qu'il n'aime point à voir représentés au-  
dessus de leur mesure ordinaire. C'est  
pour cela , lui disoit-il , qu'au lieu que ce  
buste de femme ou de sphynx posé à terre  
entre ces pyramides , et qui n'a pas qua-  
rante pieds de haut , vous paroît mons-  
trueux par sa grosseur , la grande pyra-  
mide qui a plus d'un stade en tout sens  
vous paroît encore trop petite. Cela vient  
aussi de ce que sa hauteur n'étant pas tout-  
à-fait égale à la longueur d'un des côtés  
de sa base , elle a nécessairement l'air  
écrasé. Ainsi , ajoutoit-il , à l'égard des  
édifices on ne se sauvera jamais que par  
une proportion savante et gracieuse de  
leurs dimensions. Nonobstant tout cela ,  
continuoit-il , les pyramides considérées  
de plus près n'en sont pas moins merveil-  
leuses , et vous allez revenir à une juste  
admiration sur leur sujet. Premièrement  
vous éprouverez vous-même par les mé-  
thodes les plus sûres qu'on vous ait ensei-  
gnées dans les académies de Memphis de  
prendre les quatre points cardinaux du  
monde , avec quelle justesse leurs quatre

faces sont orientées (1). Mais de plus quelques grands que vous aient pu paroître les plus beaux temples de Memphis, il n'en est aucun dont les dimensions approchent de celles de la grande pyramide; quoique la forme de nos temples ait par elle-même quelque chose de plus agréable et de plus brillant.

(2) En effet la première et la plus grande pyramide, dont l'extérieur subsiste encore aujourd'hui dans son entier, a une base dont chaque côté est de sept cent quatre pieds; et (3) sa hauteur perpendiculaire en a six cents trente. Toute la pyramide est formée par assises qui vont toujours en se rétrécissant jusqu'à la dernière qui laisse à la cime une plate-forme dont chacun des quatre côtés n'a plus que

---

(1) Voyez l'éloge de M. de Chasselles par M. de Fontenelle, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1710.

(2) Toute cette description est tirée des voyages de Bruyn, in-fol., et des notes qu'on y a ajoutées dans l'édition in-quarto.

(3) C'est-à-dire cinq pieds ou un pas de plus que le stade olympique déterminé par Hercule, qui courut d'une haleine cent vingt-cinq pas, ou six cent vingt-cinq pieds. C'est l'évaluation commune, sauf les interprétations des savans; car cet espace paroît peu considérable pour Hercule.

donze pieds. Les rebords de ces assises, dont la hauteur diminue aussi toujours en montant, servent de marches pour aller jusqu'au haut. Entre tous ceux qui se trouvoient souvent avec Séthos et Amédès à cette promenade, il n'y avoit que les plus hardis qui entreprissent d'arriver jusqu'à la plate-forme; et il n'y en avoit aucun qui descendit autrement qu'en tournant le dos à la campagne, pour s'aider de ses mains, et sur-tout de peur que l'égarment de la vue ne fit faire quelque faux pas. Séthos qui avoit déjà passé par plusieurs exercices très-hasardeux, ne comprenoit point pourquoi Amédès ne lui permettoit pas d'entreprendre celui-là, qui ne lui faisoit aucune frayeur. Amédès lui dit enfin : Prince, l'intérêt que je prends à votre vie et à votre honneur me défend de vous exposer à cette épreuve, jusqu'à ce que vous soyez en état de descendre la pyramide la face tournée du côté de la campagne. Il ne convient pas à un prince tel que vous de donner le moindre signe de crainte en quelque occasion que ce puisse être. A peine Amédès eût-il achevé ces paroles que Séthos courant à la pyramide et posant ses

deux mains sur les premières assises qui sont hautes de quatre pieds , s'éleva avec une légèreté et une grace merveilleuse sur chacune, jusqu'à ce qu'arrivant à celles qui n'avoient qu'un pied de haut, il les monta comme des marches ordinaires, et se trouva en peu de temps au-dessus de la plate-forme. Là il reprit haleine un moment, et se tournant du côté des spectateurs qui étoient en grand nombre au pied de la pyramide; il descendit avec la même hardiesse qu'il auroit eue dans un escalier couvert, et dont toutes les marches auroient été très-égales et très-aisées. Mais son exemple rendit l'entreprise un peu plus commune; et sept ou huit jeunes seigneurs, qui dès-lors s'attachèrent à lui plus particulièrement, le suivirent toujours d'aussi près qu'il leur fut possible, et dans ses exercices et dans ses expéditions. C'étoit aussi une erreur établie ou par la timidité dont on étoit saisi sur le haut de la pyramide, ou par l'opinion que l'on avoit de la largeur excessive de sa base, qu'il étoit impossible de tirer du haut une flèche qui tombât au-delà des marches d'en-bas. Nous voyons régner cette erreur de notre temps même;

et tous les voyageurs , qui cherchent assez à grossir les objets , parlent de cette impossibilité. Le jeune prince , avant même que d'en avoir fait l'essai , sentit l'abus de cette opinion. S'étant bien assuré de la longueur des quatre côtés égaux de la base , telles que nous l'avons marquée , il s'engagea hardiment de tirer du milieu de la plate forme une flèche qui tomberoit non-seulement au-delà d'une des faces , mais au-delà même d'un des angles de la pyramide , étant dirigée suivant une diagonale qui , selon le calcul exact qu'il en avoit fait , ne pouvoit pas aller jusqu'à cinq cents pieds ; ce qui n'est que la moitié de la portée d'une flèche qui part de la main d'un habile archer.

Mais tout cela ne regardoit encore que l'extérieur de la pyramide , et Séthos pressoit toujours Amédès de lui en faire visiter les dedans. On n'en auroit pas permis l'entrée aux profanes , tel qu'étoit encore Séthos , si le roi qui l'avoit fait construire y avoit été enseveli ; mais comme tombeau vide , on le laissoit parcourir à ceux qui en avoient la patience et le courage. Comme il s'agissoit de traverser des lieux obscurs et profonds , Amédès étoit

persuadé que cette épreuve étoit excellente contre les terreurs paniques qui saisissent la plupart des gens dans les ténèbres, et contre la crainte des fantômes dont le bruit populaire remplissoit alors comme à présent les édifices inhabités. Mais cette vue n'étoit rien encore en comparaison d'un dessein bien plus grand qu'il conçut à cette occasion, et qui devoit mettre le comble à l'éducation de Séthos.

C'est pour cela qu'Amédès lui dit en le ramenant seul un soir : Prince, la visite de l'intérieur de la pyramide, de la manière dont il est important pour vous de la faire, est une entreprise toute différente de celle que vous avez dans l'esprit. Ses routes secrètes mènent les hommes chéris des dieux à un terme que je ne puis seulement pas vous nommer, et dont il faut que les dieux fassent naître en vous le désir. L'entrée de la pyramide est ouverte à tout le monde ; mais je plains ceux qui, sortant par la même porte qu'ils y sont entrés, n'ont satisfait qu'une curiosité très-imparfaite, et n'ont vu que ce qu'il leur est permis de raconter. Un discours si nouveau pour le jeune prince jetoit dans son ame une impatience qui

alloit jusqu'à lui faire prendre la résolution d'éclaircir incessamment cette énigme, en trompant même la vigilance de son gouverneur, s'il refusoit de l'accompagner. Amédès, qui lut cette pensée dans ses yeux, ne lui donna pas le temps de répondre, et il lui dit : Seigneur, je vous conduirai moi-même à cette entreprise qu'il est comme impossible de commencer seul, quoiqu'il faille l'achever seul. Mais il ne m'est pas permis de vous exposer aux dangers que l'on y court, jusqu'à ce que les occasions qui pourront se présenter avec le temps m'aient suffisamment assuré de votre courage, et surtout de votre prudence. J'ai lieu d'être content des marques que j'en ai eues jusqu'à présent. L'âge où vous entrez en exigera de plus grandes, et vous fournira bientôt sans doute le moyen de les donner. N'écoutez donc point votre impatience, et reposez-vous sur la mienne; mais commencez, en gardant le secret sur le peu que je viens de vous dire, à vous accoutumer à de plus grands. Le jeune prince, qui ne pouvoit encore fixer son idée sur le sens de ces paroles, dit à Amédès, que, sans vouloir pénétrer plus

avant dans le mystère dont il s'agissoit, la première marque qu'il vouloit donner de la prudence que son maître souhaitoit de voir en lui, étoit de se fier entièrement à sa conduite.

FIN DU SECOND LIVRE.

## LIVRE TROISIÈME.

LA guerre dont le roi de Memphis étoit menacé, sur-tout du côté de Thèbes, causoit à Séthos une espèce de joie, parce qu'il jugeoit que la guerre seule pouvoit lui fournir le moyen de faire les preuves qu'Amédès attendoit de lui. Ce sage gouverneur qui s'en étoit aperçu, lui dit un jour : Que bien que dans l'entreprise dont il lui avoit parlé à l'occasion de la pyramide, il ne s'agit pas de faire des coups de main, ni de combattre des ennemis armés, il ne pouvoit assez louer ce qu'il y avoit de bon dans le sentiment confus qui le portoit du côté de la guerre. Mais, ajouta-t-il, je ne remplirois pas la fonction que j'ai l'honneur d'exercer auprès d'un prince né pour le trône, si je ne l'avertissois qu'un roi qui aime ses peuples regarde toujours la guerre comme un malheur, et fait pour la prévenir tous les efforts qui ne dérogent ni à ses droits bien établis ni à son honneur bien entendu. Cette maxime gravée profondé-

..

ment dans le cœur d'un roi y devient même le principe de la véritable bravoure, d'autant plus ardente à défendre son propre bien qu'elle est moins portée à envahir celui des autres. La plupart des princes, qui prennent à tous propos les armes à la main, passent leur vie dans une alternative continuelle de succès et de désavantages qui fait que leurs ennemis les craignent peu, et les estiment encore moins : au lieu qu'on respecte un prince ferme dans ses justes prétentions, et qui ne donne d'ailleurs aucun sujet de plainte à ses voisins. Souvenez-vous donc, seigneur, de ne jamais faire la guerre par goût et par inclination : Mais si vous y êtes contraint, pour lors faites-la de sorte que vous ôtiez ce goût et cette inclination à vos ennemis. Séthos lui répondit qu'il concevoit l'importance de cet avis pour un prince qui est actuellement sur le trône. Mais, continua-t-il, il s'agit ici d'une guerre à laquelle je n'ai point de part, et où mon unique fonction sera de combattre pour le roi mon père, sans m'informer, comme je ne crois pas le devoir faire, de la justice ou de l'injustice de sa cause. Vous dites vrai, seigneur,

répliqua Amédès, et un jeune prince doit même regarder comme très-précieuses les occasions légitimes qui s'offrent à lui de faire preuve de sa valeur, afin que s'il est un jour chargé du repos et du bonheur de tout un peuple, il puisse éloigner la guerre sans craindre aucun soupçon désavantageux pour sa personne. Cependant pour vous dispenser encore de souhaiter une guerre aussi fâcheuse en apparence que celle qui s'élève contre le royaume, j'ai eu soin de profiter d'une occasion que les dieux semblent avoir préparée pour exercer tout à-la-fois et utilement votre prudence et votre courage.

Les villes frontières du royaume de Memphis du côté de la Libye, Plinthine, Taposiris, Scyatis, la petite Oasis, et quelques autres m'ont fait savoir par un député secret qu'elles étoient affligées du voisinage d'un serpent affreux qu'on croit avoir sa retraite dans un antre du mont Aspis, et qui désole toute la plaine appelée le petit Catabathme, d'où elles tirent leur subsistance. Elles avoient d'abord pensé à demander le secours des chasseurs du roi ; mais elles ont jugé en-

suite que la reine, occupée d'affaires qu'elle croira plus importantes, s'inquiétera peu d'un fléau qui ne sauroit parvenir jusqu'aux maisons royales, d'autant plus qu'elle a déjà mandé aux nomarques ou gouverneurs qu'elle ne les chargeoit d'aucun autre soin à l'égard de leurs provinces, que d'y lever les impôts et d'y empêcher les révoltes. On sait bien d'ailleurs, a-t-il ajouté, que les exercices fatigans et périlleux ne sont plus du goût de la cour, et que parmi ceux qui la composent aujourd'hui, personne ne s'offrirait à une expédition où l'on ne verroit d'autre avantage que le salut du peuple. La conclusion de ce discours a été que l'on s'adresseroit à moi comme au gouverneur d'un prince dont les inclinations vertueuses faisoient toute l'espérance du royaume, et dont l'exemple animoit aux plus nobles exercices de l'esprit et du corps l'élite de la jeunesse de Memphis; que si ce prince vouloit être sous mes yeux le conducteur de cette entreprise, on le recevroit dans tous les lieux de son passage avec toutes les marques de respect et de reconnoissance dues à son rang et à ses bontés. J'ai répondu de vous sur-le-

champ, et même de quelques jeunes seigneurs vos compagnons d'académie, qui se feroient une gloire de vous accompagner. Mais je lui ai dit que pour éviter toute apparence d'affectation, nous formerions simplement une partie de chasse; que pour la même raison nous ne nous arrêterions, ni en allant ni en revenant, dans aucune ville considérable; et que l'on se gardât bien de faire pour vous nulle part aucune cérémonie qui eût l'air de réception. C'est dans la même vue que sans permettre seulement à ce député de se présenter à vous, je l'ai renvoyé aussi secrètement qu'il étoit venu. Séthos fut touché de toutes les attentions d'Amédès; il le remercia également et de son zèle et de ses précautions. Amédès l'interrompant bientôt lui dit, que puisqu'il agréoit toutes les mesures qu'il avoit prises, il lui conseilloit de partir dès le matin du jour suivant, pour prévenir tous les obstacles que l'on pourroit mettre à leur voyage; qu'ainsi il employât le reste du jour à choisir lui-même, avec toute la prudence d'un chef habile, ceux des jeunes seigneurs ses compagnons qui méritoient le plus de confiance, parce qu'ils trouve-

roient sur les lieux tous les hommes dont ils auroient besoin pour faire nombre; enfin qu'il leur recommandât à tous de ne parler de leur expédition que comme d'une chasse ordinaire de bêtes sauvages.

Séthos ayant averti ses huit compagnons dont nous avons parlé, ils montèrent tous à cheval dès le lendemain, suivis seulement de quelques esclaves, et ils prirent leur route par le bord septentrional du lac Mœris. Amédès pour les encourager encore davantage leur disoit en marchant, que les grandes chasses avoient été regardées par les anciens héros comme un apprentissage de la guerre, non seulement par les longues courses qu'il falloit faire, par les incommodités qu'il falloit essuyer, en un mot par toutes les fatigues du corps que cet exercice entraînoit avec soi, mais bien plus encore par la partie du jugement, par l'observation fine, par la connoissance exacte des hauteurs, des fonds et des plus petits sentiers qu'un chasseur est obligé d'acquérir. Mais on peut dire, ajouta-t-il, que la chasse que vous allez faire est une véritable guerre. Elle a d'abord pour motif, le seul qui puisse ordinairement rendre les guer-

res légitimes , c'est-à-dire la défense des peuples. Car au lieu que la chasse n'est dans la plupart des grands qu'une passion féroce qui les porte à dépeupler les bois et les campagnes d'animaux innocens , et souvent à ruiner les terres qui se trouvent sur leur passage, vous allez délivrer tout un pays d'un monstre qui détruit les moissons et qui dévore les troupeaux et les pasteurs. Mais de plus vous avez le courage de chercher un serpent formidable que l'on dit être d'une longueur et d'une grosseur énormes. Toutes les parties de son corps sont couvertes d'écailles qui , à ce que l'on m'a raconté , sont à l'épreuve de tous les traits qu'on peut lancer contre lui. Nous bornerons nous donc à l'enfermer dans son antre, si nous en découvrons l'entrée? Mais outre que cet antre aura peut-être plus d'une issue, un animal tel que celui-là peut s'en faire une avec le temps par ses efforts. Nous contenterons nous de le chasser à force de monde et de cris loin de la plaine de Catabathme , et au-delà des montagnes de la Libye? Mais d'abord après notre départ il peut revenir ; et d'ailleurs il ne seroit pas généreux de jeter chez nos voisins, quand même ils

seroient nos ennemis, une cause de désolation dont nous aurons délivré nos compatriotes. J'ose, seigneurs, vous proposer un projet plus digne de vous. Tâchons de prendre le monstre vivant, et ramenons-le en triomphe dans la ménagerie du roi. Vous vous accoutumerez par-là à une pratique avantageuse dans presque toutes les rencontres de la vie, qui est d'employer plutôt l'adresse que la force. Toute cette jeunesse fut charmée de l'ouverture que leur donnoit Amédès, et ils lui promirent de suivre fidèlement ses ordres dans l'exécution de ce dessein. Il leur répondit que le prince Séthos, qu'il ne perdroit pourtant pas de vue, devoit être leur chef dans cette expédition; qu'en les commandant, il apprendroit à se servir avantageusement, non seulement des bras, mais encore des conseils de ses officiers; et qu'ainsi, comme dans une armée bien composée et dans une guerre bien conduite, ils auroient tous part à la gloire du succès, non seulement à proportion de leur courage, mais encore à proportion de leur intelligence.

Nos cavaliers ayant découvert au bout de six jours de marche la première pointe

du mont Aspis , jugèrent que le monstre se retiroit là pour être plus près lui-même des terres fertiles et habitées. Ils avoient déjà aperçu les traces de ses différentes routes par une haye luisante qui couvroit des blés renversés et des haies rompues. Mais ils n'avoient encore trouvé personne qui pût leur dire où il étoit , parce que le seul bruit de ses écailles , qu'on entendoit de loin , faisoit fuir tous les habitans de la campagne , depuis qu'il avoit dévoré quelques-uns de ceux qui se croyant hors de sa portée , s'étoient arrêtés pour le voir. On avoit seulement remarqué qu'il demouroit très-peu de temps dans les lieux un peu éloignés de la montagne , et qu'il s'en retournoit dès qu'il avoit pu saisir dans les pâturages quelque pièce de bétail. Nos braves chasseurs , pour avoir des indications plus certaines de cet animal , continuoient leur route vers le mont Aspis. Ils n'en étoient plus qu'à une demi-lieue , lorsqu'ils découvrirent entre eux et la montagne un grand marais , au-delà duquel ils virent une espèce de monticule qui paroissoit couverte de feuilles de talc qui brilloient au soleil. Ils fixèrent leurs yeux sur cet objet dans lequel

ils aperçurent bientôt quelque mouvement. Ils s'arrêtèrent sur-le-champ pour l'observer avec plus d'attention. C'étoit le serpent roulé sur lui-même, et qui changeoit de posture sans changer de place. Séthos commençant alors à exercer la fonction de chef, leur dit : Chers compagnons, dans le dessein que nous avons de prendre ce monstre vivant, je crois qu'il faut, ayant toutes choses, nous assurer de sa longueur et de sa grosseur, pour mieux connoître l'ennemi auquel nous avons à faire, d'autant plus qu'il faudra sans doute l'emmener, comme les autres bêtes féroces dans une cage de fer, où nous chercherons le moyen de le faire entrer. Ainsi pour pouvoir la commander au plutôt dans la ville la plus voisine, il est important d'en savoir dès aujourd'hui les mesures. Pour cela j'imagine que nous devons aller au petit pas tous ensemble du côté de cet animal comme une caravane qui fait son chemin, et sans donner aucun signe de le vouloir attaquer. L'instinct de toutes les bêtes sauvages est d'éviter les hommes sur-tout quand ils marchent plusieurs ensemble, et qu'elles ne sont point excitées par la colère ou par

la faim. Le repos où nous voyons celui-ci ne donne pas lieu de croire qu'il en soit actuellement agité ; ainsi je pense qu'il se retirera à notre premier aspect. Tâchons alors d'observer de loin les objets qu'il atteindra dans ses alongemens par les deux extrémités de son corps, comme les arbres et les grosses pierres ; et quand nous serons de l'autre côté du marais, nous en mesurerons les distances. Séthos nomma quelques-uns d'entre eux pour s'attacher à cette observation. Il ordonna à d'autres de remarquer la grosseur du serpent par une comparaison semblable avec la hauteur des corps auprès desquels il passeroit, et il se chargea avec les derniers, entre lesquels étoit Amédès, de suivre des yeux la route de l'animal, et même de s'avancer assez pour découvrir, s'il se pouvoit, l'entrée de sa caverne. Amédès marqua par son obéissance particulière, l'approbation qu'il donnoit à son élève.

Ce que Séthos avoit prévu ne manqua pas d'arriver. D'aussi loin que le serpent aperçut cette troupe de gens à cheval, composée avec les esclaves d'une vingtaine de personnes, il commença à se dé-

velopper. Sa tête triangulaire sortant comme de la base du cône que formoient toutes les révolutions de son corps, s'éleva d'abord et très-légerement à une hauteur qui sembloit égaler celle de deux hommes. Mais il la baissa aussitôt et la tourna du côté de la montagne qu'il vouloit gagner. Le milieu de son corps forma ensuite un anneau ou un cercle dont le diamètre approchoit de la hauteur à laquelle il avoit porté sa tête. L'extrémité inférieure de ce cercle du côté de la queue, servoit de point d'appui pour faire glisser en avant tout le reste du corps sans aucun bond, et d'une manière même assez paresseuse. Cependant le monstre, par l'étendue de chacune de ses démarches, fut bientôt au pied de la montagne, et laissa libre tout l'espace où l'on devoit prendre les mesures de ses traces. Toute évaluation faite, on trouva qu'il avoit à peu-près quarante-cinq pieds de long, et environ six pieds de diamètre ou dix-huit à dix-neuf pieds de circonférence dans la plus grosse partie de son corps qui étoit sa tête. Pendant que la plupart des jeunes chasseurs travailloient à cette estimation, Séthos, Amédès et trois ou quatre

autres suivoient le monstre de loin. Ils se déroboient le plus qu'ils pouvoient à ses regards, ou par des détours, ou par les chemins les plus couverts que la nature du lieu pût leur offrir, de peur qu'il ne dissimulât sa retraite, comme font plusieurs animaux quand ils se croient vus. Celui-ci tourna autour de la base qui porte la première pointe de la montagne, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'endroit à-peu-près opposé à celui qui regarde le marais d'où il venoit : et comme la base d'une seconde pointe commence là, la naissance de ces deux bases formoit une avenue assez longue et assez étroite qui conduisoit à la caverne du serpent. Nos observateurs eurent le plaisir de le voir entrer par une ouverture qu'il remplissoit presque toute entière, en traînant avec peine son corps qu'il ne pouvoit pas mettre en cercle comme dans la campagne.

Après ces premières observations qui s'étoient faites sur le soir du premier jour de leur arrivée, Séthos conduisit sa troupe dans l'endroit où il vouloit habiter jusqu'à la fin de leur expédition : c'étoit aux environs de Scyathis.

En s'entretenant tous ensemble de ce qu'ils avoient vu, il leur faisoit remarquer que ce serpent à-peu-près de la nature des couleuvres, n'avoit d'agilité que dans sa tête et dans la partie qu'on pouvoit appeler son cou, et qui étoit à-peu-près de douze pieds jusqu'à la première articulation où son corps commençoit à se mettre en cercle, quand il vouloit marcher. Le premier degré de la bravoure, ajouta-t-il, et le seul pour dire le vrai dont nous ayons besoin dans cette occasion, est de connoître la juste mesure du péril, et de ne point s'effrayer de sa proximité tant qu'on est véritablement hors de sa portée. En supposant même que la colère de cet animal lui pourra donner un peu plus d'action et d'étendue qu'il ne paroît en avoir, sa pesanteur me fait juger qu'à huit ou dix pieds au-delà de toute sa longueur, nous serons à l'abri d'un danger auquel il est inutile ici d'exposer personne.

Dès le matin du jour suivant, Séthos accompagné d'Aimé qui avoit approuvé tout son projet, et de trois de ses compagnons auxquels il l'avoit déclaré ensuite, se mit en chemin du côté de la

caverne. Leur dessein étoit d'y entrer quand l'animal n'y seroit pas, pour voir si on y pourroit dresser les embûches nécessaires pour le prendre. La première des sentinelles qu'il avoit déjà envoyées pour observer les marches du monstre, lui dit qu'il étoit sorti un peu avant le jour, et qu'allant d'abord au marais, il s'y étoit plongé tout entier; qu'ensuite s'étant traîné dans la campagne du côté du Nord, ses camarades avant de le suivre étoient convenus entre eux qu'à mesure que l'un d'eux s'avanceroit, il sauroit toujours le poste de celui qu'il laisseroit derrière lui, afin de pouvoir s'avertir successivement les uns les autres du retour de l'animal. Sethos suffisamment assuré par-là de n'être pas surpris, entra le premier dans la caverne. Ils s'étoient munis auparavant de légères bottines de fer, précautions que les Egyptiens prennent même en pleine campagne contre des insectes piquans que les vents d'Afrique apportent en certaines saisons de l'année. Ils trouvèrent à gauche une voûte naturelle, d'où tomboient par intervalles des gouttes d'eau sur un terrain pierreux et incliné, et à droite un lit d

glaise, où ils crurent reconnoître à plusieurs indices que le serpent couchoit. Ils virent au fond de la caverne une autre ouverture qui les auroit conduits beaucoup plus loin; mais comme ils n'étoient pas venus là par un motif de simple curiosité, ils ne s'y présentèrent seulement pas. Il suffisoit à Séthos de concevoir que dans l'intérieur de cette caverne on pourroit monter la cage, à laquelle il imaginoit déjà de donner une telle forme qu'elle pût servir non-seulement de clôture à l'animal pris, mais de piège pour le prendre. Ainsi sortant de ce lieu après avoir fait toutes les observations nécessaires à son dessein, il revint sur-le-champ du côté de Scyathis. Entrant dans la ville avec les quatre personnes qui le suivoient, il s'adressa d'abord aux magistrats. Il leur demanda pour l'expédition dont il s'agissoit trois mille hommes de la milice de leur province, mais pris entre ceux qui n'étoient pas nommés pour le service militaire de cette année. Il leur dit que bien qu'il crût ces soldats très-capables de s'exposer aux plus grands périls dans le besoin, il les garantissoit de tout danger, en obéissant aux jeunes seigneurs qu'il leur

donneroit pour capitaines par compagnie; qu'on fit donc rendre ces troupes à Scyathis dans trois jours, armées de boucliers, d'épées, et de carquois chargés de flèches, sans oublier leurs trompettes et leurs timbales. Il demanda enfin un ordre pour tous les forgerons de la ville de travailler incessamment à la machine dont il leur alloit donner le dessin.

Ce jeune prince ayant obtenu toutes ses demandes avec de grands remerciemens de la part de ceux qui les lui accorderoient, commanda aux forgerons une cage de huit pieds en carré dans la longueur de cinquante pieds. Tous les côtés devoient être fermés par des barreaux de fer qu'on ôtât et qu'on remît facilement. Les maîtresses barres qui en recevroient les extrémités devoient elles-mêmes tenir librement les unes aux autres, et le tout ensemble être posé sur des roues basses de dix en dix pieds; mais il vouloit de plus que les barreaux du côté de l'ouverture fussent armés de pointes qui cédassent à l'animal lors qu'il entreroit dans la cage, et qui lui résistassent en s'engageant dans ses écailles, s'il entreprenoit de reculer pour en sortir. L'avan-

tage de la liberté qu'il faisoit conserver à toutes les pièces étoit non-seulement que les ouvriers pussent travailler séparément à des parties détachées, mais encore qu'on pût transporter aisément la machine démontée dans l'endroit où il faudroit l'employer. Le tout fut promis et fait dans les trois jours; et les troupes étant arrivées ou assemblées dans le même terme, Séthos assigna le matin du quatrième jour pour l'exécution de l'entreprise.

Ayant posé dès la veille, comme la première fois, des sentinelles qui devoient observer de quel côté tourneroit le monstre en sortant le matin de sa caverne, il y fit porter dès la pointe du jour sur plusieurs chariots toutes les pièces de la machine. Elle y fut montée en moins de trois heures, et arrêtée par l'extrémité et par les côtés avec des morceaux de roches qu'on trouva dans la caverne même. L'entrée de celle-ci étoit un peu plus étroite que l'ouverture de la cage qui par conséquent ne seroit pas aperçue de l'animal, du moins dans le trouble où Séthos comptoit le mettre. Il ordonna ensuite à une partie des troupes de filer

un à un en silence vers le lieu où l'on savoit qu'étoit le serpent, et de se rendre en passant au-dessus de lui, à l'autre côté de l'entrée de la caverne, pendant que l'autre partie des troupes fermeroit l'enceinte en se rendant au côté le plus proche de l'endroit d'où l'on partoit. A ce premier mouvement, le monstre qui ne se voyoit point encore poursuivi, prit comme il avoit fait la première fois le chemin de sa caverne. Mais découvrant de loin une longue suite de gens, il s'arrêta et bientôt après il commença à faire des sifflemens horribles. Les compagnons de Séthos avoient ordre de faire alors joindre les troupes et serrer les rangs de plus en plus, à mesure que le terrain de l'enceinte diminueroit. En même-temps il fit sonner toutes les trompettes et battre toutes les timbales. Outre cela les soldats, comme on en étoit convenu, frappèrent de leurs épées sur les boucliers les uns des autres, pendant que d'autres en plus grand nombre tiroient sur le monstre des milliers de flèches. Cet animal voyant qu'il avoit à faire à des ennemis résolus, qui malgré ses agitations et ses menaces furieuses, le bravoient égale-

ment en s'approchant et en s'éloignant de lui, et qui d'ailleurs ne lui laissoient de retraite que sa caverne, se hâta plus qu'auparavant de s'y rendre. Le bruit des instrumens militaires, les cris des hommes et la grêle des flèches l'y accompagnèrent toujours plus vivement. On prit garde qu'un peu après y avoir engagé sa tête, il fit un effort pour reculer; mais arrêté sans doute par les pointes des barreaux de sa cage, et se sentant suivi de plus près, il prit le parti de se réfugier dans sa prison même. Il s'y avança en effet le plus vite qu'il lui fut possible, peut-être dans l'espérance trompeuse d'en sortir par l'autre bout, et de s'échapper par les issues qu'il connoissoit dans sa caverne. On y entra d'abord après lui pour mettre à la cage les barreaux qui en devoient fermer la porte. Aussitôt les soldats devenant ouvriers, élargirent l'entrée de la caverne avec des outils qu'on avoit eu soin d'apporter; et ils en tirèrent la cage par le moyen d'un long attelage de chevaux. Les habitans des villes et des campagnes des environs qui s'étoient rendus là en foule pour être témoins oculaires de cette expédition,

virent passer l'animal étendu, ne donnant plus aucun signe de fureur, et tournant tranquillement les yeux de côté et d'autre. Séthos ne voulant point rentrer dans la ville, pour se soustraire à des remerciemens de cérémonie, licencia en cet endroit là même les troupes dont il s'étoit servi. Il les loua de l'exactitude avec laquelle elles obéissoient aux moindres signes de leurs commandans, en quoi elles étoient très-exercées. Le monstre toujours traîné à reculons, afin qu'il fût moins frappé des objets qui se présente-roient sur son passage, fut conduit jus-qu'au lac Mœris, où Séthos le fit embar-quer pour faciliter son transport. Il le suivit avec tout son monde jusqu'à Mem-phïs : mais il ne voulut point qu'on lui donnât à manger dans toute la route, sachant que les serpens subsistent sans nourriture un bien plus long espace de temps.

Diodore (1) raconte la chasse et la prise d'un serpent aussi prodigieux que celui-ci. Nos voyageurs même prétendent en avoir vu qui passent cent pieds de long ;

---

(1) *Lib. 3.*

mais personne n'a révoqué en doute le récit de Diodore au sujet de celui dont il parle à l'endroit cité. Il fut amené de l'Éthiopie à Alexandrie, sous le règne de Ptolémée Philadelphe. La générosité de ce prince, dont on gaignoit les bonnes grâces par les singularités de tout genre qu'on lui offroit, inspira à des hommes hardis l'envie de lui faire un présent de cette espèce. Ils perdirent quelques-uns des leurs dans les premières attaques; mais enfin ils vinrent à bout du monstre auquel ils s'étoient attachés, par des expédiens très-peu différens de ceux que je viens de rapporter d'après mes auteurs, sous le nom de Séthos. Diodore ajoute qu'à force de le faire jeûner on le rendit aussi doux que les animaux domestiques.

Quoiqu'Osoroth ne fût pas si sensible que Ptolémée l'a été depuis aux merveilles de la nature, non plus qu'à l'industrie des hommes, il ne laissa pas de recevoir son fils et les jeunes seigneurs ses compagnons avec de grandes louanges. La reine, de son côté, conçut un chagrin secret de ce premier exploit de Séthos; et Artabédès, pour vaincre le mal par le bien, se hâta dès-lors de rendre ce jeune

prince encore plus digne de sa jalousie. Il se croyoit désormais assez sûr de la prudence et du courage de son disciple pour exécuter le projet qu'il avoit formé à son avantage. Mais il falloit le faire absenter de la cour trois ou quatre mois ; et il ne croyoit pas difficile d'en avoir la permission. La reine laissoit rarement à Séthos la liberté de voir le roi, qui, conformément à son caractère, demandoit peu de ses nouvelles ; et ce n'étoit pas du côté du jeune prince que se tournoit une cour frivole et corrompue.

FIN DU TOME PREMIER.